

Terre 2030



Roman

par Patrick Loranger

Terre 2030

Voici un roman de fiction dont l'histoire débute à Montréal, en l'an 2030. L'idée d'origine provient d'un rapport sérieux émis par l'ONU concernant l'environnement. Même si les chiffres de ce rapport peuvent être contestés, ce qu'il révèle m'a choqué et ces informations sont appuyées par bon nombre d'études scientifiques. Je tenais à m'exprimer à ma façon sur le sujet.

Je me suis permis une liberté quant aux lieux et noms de lieux, notamment certains bâtiments qui n'existent peut-être pas encore. Tous les personnages sont fictifs et aucun n'est directement inspiré d'une personne réelle. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Visitez notre site Web régulièrement :

WWW.RPGTECHNOTRON.CA



Tous droits réservés

Il est interdit de reproduire en tout ou en partie ce volume, sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'auteur. La reproduction à but lucratif est interdite par la loi sur les droits d'auteur.

Copyright © 2007

Patrick Loranger

406 rue Lambert, Shawinigan (G9N 4C9)
(819) 537-9080

Terre 2030

L'écriture de ce roman a débuté à l'hiver 1992 alors que j'étais au Collège Shawinigan. C'était dans le cadre du cours « Communication et écriture ».

Suite à des inspirations récentes survenues en lisant un article de Science & Vie traitant du réchauffement climatique, j'ai vu comment je pourrais exploiter cet écrit ancien et le muer en roman. J'ai donc achevé le tout à la fin avril 2005 avec le résultat que voici.

Je le dédie à notre mère Gaïa.

Merci à Chauncey Mc Askill pour son travail sur les illustrations et ses critiques constructives en matière de technologie. Merci à Jean-Denis Pellerin pour ses francs et précieux conseils.

Terre 2030

Chapitre 1

Depuis le début du vingt et unième siècle, le réchauffement climatique fait fondre la glace des pôles à un rythme qui tend à s'accélérer. La chaleur faisant dilater l'eau, le niveau des océans a monté d'environ cinquante centimètres en quinze ans. *« C'est une hausse plus rapide que les prédictions des météorologues, affirme le docteur Waters, de l'Institut Océanographique de Monaco. Plusieurs mégapoles situées sur les côtes ont maintenant leurs sous-sols inondés. Des milliers d'îles ont vu leur superficie diminuer, certaines sont presque submergées. »*

« Le réchauffement climatique a déclenché une contre-réaction de l'écosystème, affirme le docteur Tranchemontagne, de l'Université Laval. En fait, on ne devrait pas parler de réchauffement, mais d'un système oscillatoire instable. Tandis que l'Amérique subit les assauts des étés humides, des ouragans et des inondations, on observe l'effet inverse en Europe ainsi que dans le nord-ouest de l'Asie, où d'importants refroidissements saisonniers entraînent des hivers plus durs que jamais et des étés torrides. Le phénomène est dû à une modification des courants marins qui régulent la chaleur de nos climats. »

Changement de chaîne.

« Prenons l'exemple du courant marin du Gulf Stream, explique le professeur Robertson, de l'Université Internationale de Chicago. Il permet à l'Europe d'avoir un climat tempéré, alors que Paris est situé à la même latitude que Montréal, là où la température descend à -28°C pendant l'hiver. Le réchauffement climatique tend à ralentir la circulation du Gulf Stream et son circuit tend à remonter de moins en moins haut vers l'Europe du Nord. »

Second changement de chaîne.

« Les grandes forêts de notre planète ont été surexploitées au cours des deux derniers siècles, affirme le professeur Lankovich, de l'organisation Greenpeace. Que reste-t-il de la forêt amazonienne ? Après une coupe à blanc, quelques grands parcs, tout au plus... La maigre reforestation effectuée par les compagnies forestières était constituée d'arbres de même espèce, or des épidémies les ont décimées en un rien de temps. Conséquences ? La désertification est irrémédiable. Le phénomène est déjà avancé. Il est clair que nous avons dépassé le point de non-retour. Quant à l'eau potable, privée de ses filtres naturels, elle se raréfie. Les sols s'assèchent. L'eau des lacs et des océans est contaminée par notre pollution. On ne peut déjà plus manger ce qui vient de la mer sans risquer de graves problèmes de santé. Où en serons-nous dans dix ans ? »

Le téléphone sonne, ce qui coupe automatiquement le son de la télé.

- Allô ? répond un jeune adolescent, assis dans son fauteuil.
- Max ? C'est Sony, dit une jeune fille par le haut-parleur de la télévision. Que fais-tu cet après-midi ?
- Pas grand-chose. Je regardais la télé, c'est franchement moche...

- Viens donc me rejoindre au parc ! On fera du patin...
- Bonne idée. Ce sera plus intéressant que de passer la journée dans la maison.
- Alors je t'attends là-bas dans une demi-heure. Bye !

La communication est coupée, le son de la télé est réactivé.

« A partir d'un certain degré de destruction de l'écosystème, celui-ci perd sa capacité à se régénérer. Les équilibres rompus ne se rétabliront pas, explique Josué Baribeault, un vieil homme maigre à la barbe grise et aux cheveux en bataille. Le problème écologique le plus grave a été la déforestation. Notre utilisation massive des énergies fossiles a fait augmenter le taux de CO₂. Simultanément, nous avons abattu toutes les forêts qui absorbaient le CO₂. Le calcul est facile à faire... D'ici dix ans, l'air propre sera taxé. Il faudra bâtir des usines pour nettoyer l'air, et celles-ci le vendront plus cher que l'eau dans des cylindres de 24 heures... dit l'homme tandis que l'animateur éclate d'un rire jaune. En ville, on respire déjà un air sale, un air qui rend malade. Observez bien la multiplication des cas d'asthme... »

Maxime change à nouveau de chaîne.

« ...les cas de stérilité se multiplient, cela sans compter une multiplication dramatique des allergies alimentaires ! hurle un petit homme en costume, devant un énorme micro. Les pesticides qui saturent les nappes phréatiques en sont responsables en majeure partie. La procréation artificielle sera bientôt notre seul choix. Autre exemple : les plantes modifiées génétiquement : elles ont disséminé leurs gènes dans la nature et ces gènes ont été intégrés par les végétaux naturels. Des plantes programmées pour ne pas avoir de graines ont transmis leur stérilité à d'autres espèces. Des fruits modifiés pour être toxiques pour les insectes qui les ravageaient sont devenus également toxiques pour l'homme. La famine que les OGM étaient censés résoudre est en train de se généraliser. La nourriture coûte de plus en plus cher... »

Changement de chaîne agacé... Cette fois, l'écran devient noir. Une musique électronique entraînante remplace l'animation télé.

Le couinement métallique d'un fauteuil berçant qui se voit soudain libéré de son passager rompt le rythme de la musique. Maxime Dupont se dirige vers la cuisine, un grand bol de plastique entre les mains. Sa provision de croquettes est épuisée. Seules quelques graines rouges témoignent de ce que contenait le bol.

Maxime jette négligemment le bol dans un évier encombré puis marche vers sa chambre. Sa respiration haletante émet un sifflement rauque. Le garçon empoigne un broncho-dilatateur sur sa commode et en aspire goulûment une dose.

Un son pneumatique retentit dans le hall. Le panneau d'entrée vient de glisser dans le mur, suivi aussitôt de deux sons électroniques. Deux adolescents vêtus de combinaisons au textile luisant viennent de franchir la porte d'entrée. Des lunettes chromées couvrent leurs yeux, tandis que leur bouche et leur nez sont dissimulés derrière un masque respiratoire stylisé à la dernière mode.

Les nouveaux arrivants retirent leurs masques, puis leurs combinaisons.

- Max, je suis revenue, lance Sophie, la sœur aînée de Maxime.
- Je suis dans ma chambre, répond Max.

Un panneau glisse dans le mur opposé, révélant un placard. Sophie Dupont y accroche sa combinaison et celle de son ami.

Libérés de ces contraignants masques, Sophie et son copain en profitent pour s'embrasser avant de monter les cinq marches qui conduisent au palier principal. Sophie a seize ans. Sylvain, son copain, en fait plutôt dix-neuf. C'est un solide gaillard aux cheveux noirs, huileux. Ses yeux sont légèrement bridés. Sa peau foncée laisse présager qu'il a des gènes autochtones.

- Est-ce que le soleil est fort ? s'enquiert Max depuis sa chambre.
- Très, répond Sylvain. Ne pense pas sortir sans combinaison.
- Il y a beaucoup de smog, aujourd'hui, lance Sophie. Tu ferais mieux de rester ici.
- Mais Sony m'attend au parc ! Je mettrai mon masque et j'emporterai mes médicaments...
- Fais à ta tête, p'tite mule ! Mais sois prudent, cède Sophie, heureuse de se retrouver seule avec son copain. Sois rentré pour le souper.
- Okay. Papa finit à dix-huit heures, ce soir ? demande Max, en rejoignant le couple au salon.
- On est mercredi ? demande Sophie à son chum. Oui, c'est dix-huit heures, dit-elle lorsque celui-ci hoche la tête.
- D'accord. À ce soir, dit Maxime en s'éclipsant vers le hall.

Il actionne la commande qui fait coulisser le panneau pneumatique du placard. Maxime pousse un soupir las avant d'enfiler une combinaison moulante grise au fini luisant. Le costume est décoré de motifs rouges et noirs. Les manches couvrent les mains, mais pas les doigts. Le garçon enfle des gants de vélo par-dessus, puis glisse à sa ceinture une pochette rouge marquée d'une croix : ses précieux médicaments !

Maxime enfle ses chaussures sans les lacer puis enfle un chandail à manches courtes par-dessus sa combinaison. Il tire du placard un masque aux allures hi-tech semblable à ceux que portent les amateurs de paintball. Le dessus du masque est une sorte de casquette semi-rigide dont la visière protège les yeux de l'éblouissement.

Le dos de la combinaison comporte un cylindre compact d'air comprimé. Une valve reliée au compteur permet de régler la pression dans la chambre buccale du masque. Pour compenser son asthme, Maxime ajuste sa pression pour mieux respirer. En vérifiant le raccordement, puis le manomètre numérique monté au poignet de la combinaison, Max s'assure qu'il aura assez d'air propre pour tenir jusqu'au souper.

- J'ai même deux heures de réserve, se dit-il.

Enfin vêtu pour sortir, Maxime passe la porte du hall. Dans un corridor aux murs de béton, il parcourt les quelques mètres qui le séparent d'une cage d'escalier puis il monte les marches au fini de céramique.

Deux étages plus haut, le garçon traverse un hangar contenant une vingtaine de places de stationnement. Plusieurs voitures électriques sont garées, chacune vis-à-vis du chargeur qui lui correspond.

Maxime se rend jusqu'à l'emplacement de stationnement de ses parents : le numéro huit. La voiture est absente et les câbles du chargeur sont accrochés sur une barre isolante fixée au mur. Au fond, une large porte donne accès à la remise.

- Ouverture, dit-il d'une voix neutre.
- Identification vocale acceptée, répond une voix électronique.

Le panneau pneumatique glisse de côté. Maxime en sort un vélo rouge à vingt vitesses, équipé d'amortisseurs. Marchant à côté de son engin, il se dirige vers l'extérieur.

Dehors, l'éclairage du jour est dangereux pour les yeux et la peau. Même par temps nuageux, les rayons du soleil sont de moins en moins filtrés par la couche d'ozone. Celle-ci s'amincit toujours, brûlée par les émanations qui résultent de la pollution. Sans protection, une heure d'exposition au soleil cause des torts irréparables à l'épiderme; ces torts sont cumulatifs tout au long de la vie.

Avec la lentille chromée que comporte son masque respiratoire, Maxime est en mesure de supporter la lumière nocive sans risquer la cataracte ou la cécité solaire.

Monté sur son vélo, il pédale jusqu'au parc en faisant du slalom entre les poteaux qui délimitent la piste cyclable. Sa combinaison protectrice, qui fait aussi office de régulateur thermique, le protège efficacement tant contre la chaleur que contre les rayons ultraviolets.

La chaleur estivale est suffocante. L'effet de serre ne fait que commencer à s'emballer. Nous sommes au milieu de juillet, entre deux vagues de chaleur. La température est de trente-cinq degrés à l'ombre. L'asphalte noir et le béton qui couvre presque tout le territoire de la métropole convertissent les rayons du soleil en chaleur. En absorbant cette chaleur durant le jour, cette formidable masse thermique la libère durant la nuit, ne donnant aucun répit aux citoyens du centre-ville.

Les trottoirs de la métropole sont presque déserts. Les adultes se déplacent en voiture ou demeurent à l'intérieur, à l'air climatisé. Seuls les enfants privilégiés affrontent la chaleur torride, protégés par leurs dispendieuses combinaisons de protection.

Le textile épais de ces combinaisons comporte des nanotubes de carbone, microfibrilles dans lesquelles circule un fluide refroidissant. Les mouvements des bras et des jambes activent la circulation du fluide, ce qui régule la température du corps.

Les enfants moins privilégiés portent de simples vêtements longs et légers, faits d'un textile bloquant les ultraviolets. Ceux-là préfèrent jouer à l'intérieur ou dans les parcs, attendant des journées plus fraîches, au début de l'automne, pour jouer dehors.

Maxime emprunte une piste cyclable couverte, qui longe un boulevard où des centaines de voitures circulent sur les quatre voies. Surveillés par les photoradars, leurs conducteurs se gardent bien de dépasser la limite permise. Depuis bien des années, les amendes pour excès de vitesse sont devenues très salées...

La piste cyclable traverse un immeuble avant de déboucher sur le parc.

Le parc Cousteau est juché sur une plate-forme de béton surélevée, où l'on a installé des jeux pour enfants, des îlots de verdure et un carré de sable. En dessous, c'est un stationnement couvert où l'on peut garer les voitures et laisser les vélos sur un support sécuritaire. Au-dessus, tout le parc est couvert d'un dôme protecteur qui filtre les dangereux rayons ultraviolets. Les enfants peuvent y jouer sans porter leurs combinaisons protectrices. Une ventilation appropriée permet de se passer aussi des masques respiratoires.

Maxime Dupont gare son vélo sur le support et insère un jeton dans la fente du tourniquet, afin de pouvoir pénétrer dans l'enceinte du parc. Il s'empresse de retirer son masque et respire à pleins poumons l'air filtré du parc.

De magnifiques arbustes, clones d'espèces devenues stériles, poussent dans des espaces aménagés pour donner de l'esthétisme au parc. Dans les balançoires, une jolie rouquine aux joues couvertes de taches de rousseur chantonne en observant les alentours.

Sonya Dugré, surnommée Sony, est âgée de douze ans. Sa combinaison grise aux motifs jaunes est détachée à l'avant, révélant un chandail rose à l'effigie d'un groupe de musique à la mode. Elle porte au dos, en plus de son système respiratoire, un sac à dos rayé jaune et noir aux motifs de bourdon. Ses pieds sont chaussés de patins à roues alignées.

Lorsqu'elle aperçoit Maxime, qui s'approche des balançoires, Sony lui adresse un signe de la main.

- Hé ! Max ! l'accueille Sony en désignant la balançoire voisine.
- Il fait encore chaud, aujourd'hui ! râle Max, en essuyant son front dégoulinant.

Le garçon prend place à côté de sa meilleure amie, puis se donne un élan.

Pendant trois quarts d'heure, les enfants bavardent dans le parc climatisé, échangeant jeux de mots et plaisanteries. L'espace fermé finit par leur donner une sensation de claustrophobie, malgré sa grande surface.

- On étouffe, ici, tu trouves pas ?
- On va voir ailleurs ? propose Max.
- Oh oui ! Ça devient moche, ici.

Les enfants attachent leurs combinaisons et leurs masques avant de passer le tourniquet de sortie. Max enfourche son vélo et suit son amie à l'extérieur.

- Pourquoi va-t-on chez toi ? questionne Max, en remarquant la direction empruntée par son amie.
- On va aller chercher tes patins, tu les avais laissés chez moi.
- C'est vrai... se souvient Max en pénétrant sur le terrain des Dugré.

La famille Dugré habite une maison jumelée à deux étages. Maxime laisse son vélo dans un garage encombré de matériel. Des appareils électroniques neufs et usagés

s'entassent sur deux étagères métalliques. À côté, une benne métallique contient pêle-mêle de vieux magnétoscopes, lecteurs DVD et pièces d'ordinateur.

Laissant Max examiner les appareils obsolètes, Sony ouvre une armoire et en sort une paire de patins à roues alignées au fini translucide, qu'elle tend à son ami.

- Pourquoi il entasse tous ces vieux trucs, ton père ? questionne Max en lançant ses patins.
- Quand ces vieux appareils ne fonctionnent plus, les gens les jettent aux ordures plutôt que de les faire réparer, explique Sony. Ça coûte moins cher d'acheter du neuf. Certains de ces trucs sont des antiquités !
- Mais que veut-il faire de tout ça ?
- Rien. Pour l'instant, il les garde en réserve pour les fois où il a besoin d'une pièce.

Laissant ses chaussures dans l'armoire et son vélo dans le garage, Max se laisse rouler vers le trottoir pendant que Sony referme la porte.

D'un pas entraînant, les enfants partent à l'assaut des pistes cyclables.

- En tout cas, ta mère doit flipper de voir tout ça ? poursuit Maxime. Ça commence à prendre de la place ! On ne peut même plus jouer dans le garage...
- Elle préfère les voir s'entasser ici que de les voir au dépotoir. Si seulement tu avais vu les champs, Max... Des champs immenses, à perte de vue, où s'entassent tous les trucs que nous jetons. Mon père m'y a emmenée, une fois. J'ai vu de vieilles voitures, des montagnes de pneus énormes, des vélos dont certains sont en bon état, de vieilles télévisions qui n'ont souvent qu'un fusible grillé... Des millions de tonnes d'ordures de toutes sortes forment d'immenses tas...
- Tu charries ! Je n'ai jamais vu ce dépotoir...
- Il y a des dizaines de dépotoirs de ce genre autour de chaque grande ville ! La plupart sont hors de vue du public ou enfouis sous des dunes de sable, pour se faire oublier. En certains endroits, ils essaient même de faire pousser du gazon par-dessus ! Viens, je vais te montrer celui où mon père s'approvisionne en ferraille. Tu vas voir qu'il n'y a pas que de vieux trucs...

Les enfants patinent sur une piste bétonnée cernée de garde-fous. La piste est surélevée, afin de permettre aux voitures de circuler librement en dessous. Elle traverse un immeuble puis un parc. À l'entrée du parc, les enfants doivent insérer un jeton dans le tourniquet pour poursuivre leur chemin. Ils ressortent de l'autre côté du dôme, quelques instants plus tard.

Parvenus à un croisement, ils quittent la piste et empruntent un réseau de ruelles sales.

- Dis donc, c'est encore loin ? s'enquiert Max, las de ne pas savoir où il va.
- Pas tellement, assure Sony. Viens, c'est en dessous de la ville !
- En dessous ?
- Pile en dessous ! Dans l'ancienne autoroute souterraine.

Maxime éprouve une soudaine inquiétude à l'idée d'aller se promener sous la ville. Pendant la grande crise économique qui s'est achevée une décennie plus tôt, les budgets alloués à la réfection du réseau routier ont beaucoup souffert. Des infrastructures ont dû être abandonnées. Maintenant, leur état n'inspire guère confiance.

Chapitre 2

Patinant dans des rues peu achalandées, à l'asphalte craquelé et parsemé de nids-de-poule, Sonya Dugré entraîne son ami vers un immeuble de béton aux proportions démesurées. Haut d'une quinzaine d'étages, il occupe six pâtés de maisons entiers.

– Cet endroit me fout la chair de poule, dit Maxime en observant le revêtement extérieur, sale et usé par le soleil. On dirait un hôpital.

Plusieurs fenêtres du rez-de-chaussée sont placardées de lourds panneaux de métal rouillé, les autres sont protégées par des grillages. Le sol est jonché de petits débris. Les lieux sont inquiétants, en tout cas ce n'est pas un endroit pour des enfants.

– C'était un hôpital, autrefois, explique Sony. Ma grand-mère travaillait ici. Elle est morte d'une infection, à cause des bactéries. Tout le bâtiment a été mis en quarantaine, le personnel avec. Il sera bientôt démoli...

– C'est épouvantable...

– Ils doivent attendre dix ans avant de le démolir, pour éviter que la contamination se propage par les poussières...

Maxime remue la tête et suit son amie vers un corridor obscur qui passe sous le bâtiment. Autrefois réservé aux ambulances, le tunnel conduit dans la cour arrière du bâtiment. Les enfants y pénètrent avec prudence.

– Ça alors ! s'exclame Max en apercevant des pneus de voiture, entassés pêle-mêle contre le mur de l'édifice pour former une montagne colossale. Il y en a jusqu'au dixième étage ! Tu imagines un peu les parcours à obstacles qu'on pourrait construire avec tout ça !

– Tu n'as rien vu. Viens voir par ici, dit Sony en patinant vers l'entrée d'un tunnel souterrain. On trouve des trucs géniaux, là-dedans.

– Attends... dit Maxime en retirant les roulettes de ses patins.

Le support qui relie les quatre roulettes est amovible. En tirant le loquet qui les maintient en place, l'utilisateur peut instantanément transformer ses patins en bottines.

– Bonne idée ! approuve Sony, qui constate le danger des lieux.

La jeune fille glisse les supports à roulettes que lui tend Maxime dans son sac, puis retire les siens.

Les enfants contournent en silence les montagnes de pneus, puis s'approchent lentement d'une rampe de béton. La descente mène à une salle souterraine étroite et très profonde, sorte de hangar de réception de marchandises. Les lieux sont encombrés de telle manière que l'on ne puisse plus y circuler que par d'étroits passages.

– Sapristi ! s'exclame Maxime. Tu as vu tout ce matériel !

Des meubles éraflés, de vieux congélateurs, des divans et leurs coussins s'entassent dans une petite pièce humide. À l'arrivée des enfants, un chat défile en silence par un étroit passage. Une odeur fétide se dégage des matériaux qui se dégradent lentement.

Plus loin, les enfants doivent grimper sur des rebuts métalliques pour se frayer un chemin dans un tunnel au plafond délabré.

– Viens voir ça ! s'écrie Max en s'approchant d'un passage.

– Quoi ?

Les enfants contemplant avec stupeur un espace habitable aménagé dans les immondices. L'endroit a toutes les allures d'un appartement. Un réfrigérateur placé au niveau à l'aide de piles de disques compacts occupe un coin. Des caissons de lait en plastique placés de côté forment des étagères, des bacs de récupération constituent les espaces de rangement. Les murs sont composés de matériaux de construction usagés, couverts de vieux matelas.

– Je n'ai jamais vu cet espace ! s'étonne Sony. Pourtant, je suis venue plusieurs fois chercher des pièces avec mon père. Ça semble avoir été aménagé récemment.

– Que faites vous ici ? rugit soudain une voix rauque.

Les enfants sursautent violemment. Un homme de grande taille au gabarit squelettique surgit d'un recoin obscur. Sa chemise à carreaux est sale et son pantalon, troué. Il ne porte ni masque, ni combinaison anti-ultraviolets. Il s'avance dans la lumière.

Sa peau ridée est couverte de marques de brûlures, ce qui laisse présager qu'il se promène au soleil sans protection. Ses longs cheveux gris, privés d'une toilette adéquate, s'entremêlent. L'homme porte une barbe clairsemée, probablement à cause des coups de soleil qui ravagent sa peau. Il observe longuement les enfants.

Ces derniers, effrayés, voudraient bien détalier à toutes jambes mais le relief accidenté les ferait trébucher. Leur cœur bat déjà la chamade, il leur serait difficile de fournir un effort supplémentaire.

– Tu es la fille de Marc ? questionne l'homme, qui a entendu la conversation.

Sa voix se fait plus douce, comme un rôle léger.

– V... Vous connaissez mon père ? bégaye Sony.

Maxime demeure silencieux, tremblant comme une feuille. Son masque dissimule ses yeux écarquillés. Ses lentilles reflètent l'image de l'homme, qui avance encore de quelques pas.

– Bien sûr ! Je m'appelle Josué. Je suis un vieil ami de ton père, dit l'homme avant de pousser une toux grasse. Je t'ai vue haute comme ça...

L'homme mime la hauteur d'un jeune enfant puis s'approche en boitillant.

– Comment faites-vous pour vivre là-dedans ? demande Sony, rassurée.

– Parce que tu crois que j'ai le choix ? s'emporte Josué, avant de laisser échapper une nouvelle quinte de toux.

– Vous respirez sans masque ? s'inquiète la jeune fille. C'est malsain !

– Mais je sais bien ! s'emporte l'homme. Vous êtes élevés dans la ouate, vous n'avez jamais connu la misère ! Un jour, ça viendra... Un jour, oui...

Maxime a un mouvement de recul lorsque Josué se tourne vers lui. Cet homme, il se rappelle l'avoir vu quelque part, mais où ? Le vieillard pousse un rire cynique.

- Un masque... Ha, ha, ha... C'est bien la fille de Marc ! Oublie ça ! Un déchet, voilà ce que je suis devenu. Même avec un masque, je suis fini...
- Comment vous êtes-vous retrouvé ici ? s'enquiert la jeune fille.
- J'ai été balayé comme une poussière, grince Josué en écartant un pan de sa chemise pour exhiber une vilaine cicatrice dans son flanc. Expulsé de la société...
- Wow ! Qu'est-ce que c'est ? s'étonne Maxime. On a tenté de vous tuer ?
- Vous avez fait la révolution ? questionne Sony.
- La révolution ! J'en suis l'auteur ! Voyez ce que ça m'a apporté... J'ai été abattu comme un chien !
- Pourquoi ? s'indigne Sony. Par qui ?
- Pour me faire taire, oui... Quant au tueur, je ne sais pas... Je ne l'ai jamais vu. Si vous traînez trop longtemps ici, voilà ce qui vous attend. Rentrez donc à la maison.
- Attendez ! proteste Sony. Vous faire taire de quoi ? Qu'avez-vous essayé de dire ?
- Oui, racontez nous ! insiste Max. Chaque fois qu'on pose des questions à propos de la révolution, on n'obtient jamais de réponses... Je sais que vous savez.

L'homme observe les enfants, essayant de deviner leur minois tout propre derrière ces affreux masques respiratoires en plastique. Il pousse une nouvelle quinte de toux, crachant par terre un mucus jaune mêlé de sang. Il remue la tête et indique aux enfants une banquette de voiture.

- Asseyez-vous, dit-il d'une voix autoritaire.

Les enfants obéissent sans discuter.

- Et enlevez-moi ces affreux masques. Je veux voir vos visages.

Sony s'exécute. Max a une hésitation. Se sachant asthmatique, il craint de s'exposer ainsi à un air pollué. Par cette chaleur, il risque une crise.

- Mon ami est très malade. Il ne doit pas respirer sans son masque, défend Sony.
- Ça va pour lui, cède Josué en se laissant choir sur un coussin. Je veux bien vous raconter l'histoire de ma vie, mais il ne faut pas que ce soit pour rien. Ce serait dommage que mon histoire meure avec moi. Je veux que ça serve à quelque chose dans vos vies.
- Ça ne sera pas en vain, monsieur, promet Sony. On vous écouterait jusqu'au bout.
- Vous devez me jurer de ne pas me laisser crever ici sans raconter à tous vos amis ce que vous avez entendu, même si on vous ridiculise...
- Promis, dit Sony en levant la main.

Maxime lève timidement la main en poussant un « Promis » à peine audible.

- Il va falloir être plus convaincu que ça, maugrée le vieil homme. Il ne m'en reste pas pour longtemps, vous savez.

- Je vous le promets ! répète Max en levant la main plus haut.
- Voilà qui est mieux, acquiesce Josué, satisfait.

L'homme étire ses vieilles jambes en avant. Maxime s'appuie contre le dossier de la banquette. Sony est accoudée sur ses genoux, attentive.

- Je vais donc vous raconter pourquoi je dérangeais tant, débute-t-il. Je suis un économiste, une sorte de mathématicien spécialisé dans le développement de la société et de ses ressources. Au début du siècle, j'ai travaillé avec des collègues sur un concept que nous avons appelé le « développement durable ». Nos activités ont commencé à être très médiatisées vers la fin 2010...
- Est-ce que c'est vous que j'ai vu à la télé ? questionne Maxime, en se rappelant soudain sa séance de zapping matinale.
- C'est bien possible. Pourtant, voilà déjà bien des années que j'ai dû cesser mes activités publiques... dit Josué, songeur. Tu es sûrement tombé sur un vieux documentaire...
- C'est ça ! Je zappais sur les chaînes de documentaires qui parlaient d'environnement...
- Évidemment ! rugit le vieil homme. Ne sommes-nous pas en pleine crise de l'environnement ? J'ai pourtant essayé de les prévenir...
- Qui ? font en chœur les deux enfants.
- Tout le monde... Nos dirigeants, en premier lieu... L'énoncé le plus important du concept que nous avons élaboré est celui-ci : Il n'est pas de croissance infinie possible sur une planète finie. Cet énoncé illustre bien la source de tous nos problèmes...
- Ça veut dire quoi, ce charabia ? répond Maxime.

Sony lui adresse un regard agacé et lui fait signe de se taire.

- Ce charabia, mon cher petit monsieur, signifie que notre planète a un diamètre limité à douze mille sept cent quelques kilomètres. Sa masse est **limitée** à six mille milliards de milliards de tonnes, et pas une seule de plus ! Cette masse LIMITÉE ne peut pas contenir des ressources infinies. Voilà ce que ça signifie !
- C'est quand même beaucoup, non ? insiste Max. Lorsqu'on ira coloniser d'autres planètes, on trouvera encore bien d'autres ressources...
- Foutaise ! éclate l'homme en se levant. S'imaginer que l'humanité a les moyens de coloniser d'autres planètes relève du délire, aboie Josué en gesticulant. Les distances dans l'espace sont tout simplement hors de portée d'une vie humaine ! Et pour parcourir des distances ridicules dans l'espace, nous gaspillons des quantités gigantesques de ressources précieuses, explique-t-il avec véhémence.
- Mais la nouvelle technologie... défend Max.
- Allons... Cessez de rêver ! interrompt Josué. Supposons un instant que nous puissions ramener sur notre planète et de façon rentable une ressource extraterrestre... Pensez-y : notre écosystème est déjà incapable d'absorber tous les polluants que nous générons, alors imaginez qu'on importe de nouvelles ressources ! Cette nouvelle pollution va accentuer les changements climatiques déjà en cours.
- On a juste à lancer les déchets sur la Lune, alors !

Le vieil homme éclate d'un rire moqueur empreint d'une rage intérieure. Son regard lance presque des éclairs. Les enfants sont soudain figés, impressionnés.

- Vous imaginez combien ça coûterait ? Et pas seulement en fric, mais en ressources ! Chaque lancement gaspille des tonnes de propergol, qui deviennent vite des tonnes de gaz polluants ! Je vous le dis : oubliez l'espace, cela n'a aucun avenir.

Josué marque une pause. Il s'aperçoit qu'il se laisse emporter et que cela effraie les enfants. Il se rassoit et adoucit le ton.

- Tout ça, se sont des évidences. Tous les savants arrivaient déjà à ces conclusions au vingtième siècle, et l'opinion publique était en accord avec nos données. Mais être en accord ne signifie pas être conscient. Il fallait continuer à vivre, pour citer un politicien de la vieille époque, déclare Josué en grimaçant. On ne peut pas retourner à l'âge de pierre !
- Qu'est-ce qui dérange, dans votre concept ? questionne Sony.
- Ce qui dérange, c'est que le concept du développement durable va dans le sens contraire du développement économique actuel. Nous voulons un système qui tient compte des limites de nos ressources. Vous n'avez pas besoin d'être économiste pour comprendre qu'une société qui tire la majeure partie de ses ressources de son capital, et non de ses revenus, est destinée à la faillite !

Josué pousse une toux grasse et doit reprendre son souffle. Il a tendance à s'animer, ce qui n'améliore pas son état. Il se rassoit et regarde Sony dans les yeux.

- Je vous l'explique autrement. Nous exploitons, nous PILLONS, devrais-je dire, les ressources naturelles de la planète sans tenir compte du temps nécessaire à leur renouvellement ! Nous coupons TOUS les arbres sans leur laisser le temps de repousser ! Nous vidons les nappes de pétrole en sachant qu'il faut des milliers d'années à de la matière organique en décomposition pour les reconstituer.

Le vieil homme se racle la gorge et reprend :

- Voilà le fond du problème : nous sommes huit milliards de consommateurs, et les ressources naturelles de la planète s'épuisent ! C'est facile à comprendre ? Nous scions la branche sur laquelle nous vivons ! aboie Josué.

S'appuyant sur le mur, le vieil homme marque une courte pause.

- Savez-vous seulement que les pays riches d'Amérique du Nord et d'Europe représentent actuellement vingt pourcent de la population planétaire ? C'est deux terriens sur dix ! reprend-il. Sachez maintenant que quatre-vingt pourcent de la consommation des ressources naturelles, huit ressources sur dix, sont monopolisées par ces pays riches ! Que reste-t-il pour le reste de la planète ? Des poussières de rien.

Les enfants tentent d'évaluer mentalement l'impact des propos de Josué, sans vraiment comprendre l'enjeu.

- Cette inégalité est entraînée par notre modèle économique de pays riche, fondé sur la croissance constante. Par conséquent, il induit une augmentation constante du prélèvement de nos ressources, explique Josué en gesticulant.

- Donc, plus ça avance, plus on consomme, déduit Sony.
- Voilà ! Tu as compris... Et cette consommation est nécessaire pour faire fonctionner notre système économique actuel. Le problème est que les économistes vivent encore dans le monde religieux du dix-neuvième siècle, où la nature était considérée comme inépuisable. C'est pourtant fondamental : notre modèle économique et social est déconnecté de la réalité.
- Comment peut-on s'en sortir ? demande Maxime.
- C'est la question à laquelle mon équipe a répondu. Seulement, on n'a pas aimé la réponse... Il faut commencer par abandonner le principe du jetable au profit du réutilisable. Au lieu de piger dans les ressources naturelles, l'industrie doit adapter sa production afin de réutiliser ce qui est déjà produit. Recycler, récupérer, réutiliser !

Josué lève le bras en direction d'un bac bleu arborant le logo international du recyclage, posé sur le réfrigérateur.

- Il est du devoir, de la responsabilité de chaque individu de préserver son environnement afin de le léguer à ses descendants. Nous avons déjà prélevé et transformé tellement de minerais que la masse d'objets que nous avons produit constitue déjà un formidable potentiel de matière à recycler. Regardez autour de vous et dites moi qu'il n'y a pas de quoi produire des clous...
- Vous avez raison. Mais il y a déjà des programmes de recyclage, défend Max. À l'école, on récupère le papier et les bouteilles...
- Ha ! Les gens se donnent bonne conscience en recyclant les bouteilles et le papier, mais c'est tellement insuffisant ! Le constat est que nous consommons beaucoup plus de ressources que nous n'en découvrons de nouvelles, et plus nous approchons du terme de nos ressources, plus elles sont difficiles à extraire.

Le vieil homme tousse longuement puis regarde vers la décharge publique.

Regardez tout ça, dit-il. La majeure partie de ce que nous achetons ne nous est pas réellement nécessaire. Nos biens se détériorent et se retrouvent rapidement aux ordures. Pensez seulement aux millions de contenants et emballages jetables... Nos maigres programmes de récupération ne font pas le poids devant ce gaspillage. Il faudrait réduire notre consommation au strict nécessaire pour survivre.

- Cela me semble tellement logique, pourquoi ne le fait-on pas déjà ? dit Sony.
- J'ai proposé mes idées au pouvoir politique ! J'ai étalé mes théories et solutions sur la table du parlement. J'étais appuyé par des centaines de chercheurs, par des études sérieuses et documentées, des rapports épais comme ça ! mime Josué.

Après une déglutition difficile, le vieillard affiche une moue nonchalante.

- Mais mes idées n'étaient pas rentables ! explose-t-il. On m'a expliqué que ça n'avait pas de bon sens et qu'on ne pouvait pas changer le système sans générer des coûts astronomiques. Quand je leur ai démontré mathématiquement les coûts réels de ces changements, on a essayé de m'écarter de la politique. J'avais raison et ils avaient tort. Ils ne l'ont pas pris alors j'ai dû insister. J'ai pris le micro et j'ai parlé à la télé, à la radio, dans les journaux ! Alors on m'a sali publiquement. On a tout fait pour me faire

taire, allant jusqu'à m'accuser de terrorisme ! Par des campagnes de désinformation, on a fait de moi un extrémiste. J'ai même fait de la prison ! Mais je me suis battu jusqu'au bout. J'ai lutté pour réveiller les gens. Je ne pouvais rien faire d'autre...

- C'est alors qu'on a essayé de vous tuer ?
- Hmm ! Pas encore ! Pendant que j'étais en dedans, des gens se sont ralliés à notre cause. J'étais devenu un martyr, j'attirais la sympathie. Des collègues à moi sont parvenus à soulever un mouvement populaire. Des scientifiques, des écologistes, des citoyens, tous ces gens appuyaient nos théories et le nouveau modèle économique qui en résulte. Depuis ma cellule, avec mes collaborateurs, j'ai participé à la fondation d'un mouvement politique destiné à intégrer notre concept à l'économie pour la faire virer de bord. Il fallait passer par un changement de gouvernement.
- Vous avez dû vous attirer des ennemis ? s'inquiète Sony.
- Bien sûr, que nous avons des ennemis... Notre idéal était utopique, nous représentions une menace pour les plus riches de ce monde. On nous a carrément ridiculisés. Nous avons vite réalisé que faire entrer nos idées au quotidien dans la tête des gens était très difficile. Pourtant, cet objectif est le seul envisageable pour l'humanité. Même si la décroissance économique nous semble impossible à réaliser, la barrière se situe dans nos têtes et non dans les réelles difficultés à la mettre en place, poursuit Josué en poussant une nouvelle quinte de toux.

La voix du vieil homme devient de plus en plus rauque à mesure que sa gorge s'assèche. Sony fouille dans son sac à la recherche d'une bouteille d'eau. Elle en tire une bouteille remplie au quart et l'offre généreusement à Josué.

- Merci petite. Généreuse comme son père, apprécie l'homme avant de poursuivre. Saviez-vous qu'au cours des vingt dernières années, le parc automobile mondial a plus que doublé ? Est-ce vraiment nécessaire que chaque adulte dispose de sa propre voiture ?
- Euh... Pas vraiment, avec le transport en commun, dit Sony.
- On peut aussi covoiturer, songe Maxime.
- Voilà ! Une seule bagnole par famille est déjà trop... À cause de notre désir d'indépendance et de liberté individuelle, la consommation énergétique mondiale a triplé !

Josué prend quelques gorgées d'eau puis se racle la gorge.

- Au rythme où va la consommation d'énergie, il reste au maximum cinq ans de réserves pétrolières, trente ans de gaz naturel et vingt ans d'uranium. Même si ces chiffres sont contestés par les compagnies d'énergie, nous fonçons vers la plus grande catastrophe mondiale : l'épuisement total des ressources énergétiques de la planète. Quand nous allons atteindre le bout, ce sera un crash économique sans précédent... Imaginez ensuite la guerre et la famine qui va en résulter !
- C'est épouvantable... soupire Sony en se rappelant les images des attentats terroristes de 2001, vues au cours d'histoire, et des notes de cours sur la révolution qui a suivi dans les années subséquentes.

- Nous sommes foutus, se désole Max. Comment va-t-on se sortir de ça ? questionne-t-il, visiblement ébranlé.
- Il faut d'abord accepter les faits : nous avons des limites. Ensuite, on doit passer d'un système fondé sur l'expansion à un système qui intègre la finitude de la planète. Pour ça, les pays riches doivent renoncer à leur petit confort sublime et à leur supériorité économique. Il faut prendre le virage vert...
- Qu'est-ce qui nous en empêche ? demande Sony.
- Les politiciens écoutent leur population ! Les gens veulent de l'emploi, du confort, des services ! Ils veulent de meilleurs revenus... Imaginez les efforts qu'il faut envisager pour se priver de nos lave-vaisselle et de nos emballages jetables ! Voilà ce qui nous bloque !
- Réduisons progressivement, alors ! propose Max.
- Même en réduisant de dix pourcent par année la consommation, nous ne sommes pas certains d'arriver à stabiliser la crise climatique qui sévit en ce moment. En l'an 2000, mes amis scientifiques estimaient que nous avons au maximum cinquante ans pour y parvenir, déclare Josué. Si nous voulons sauvegarder l'écosystème, il ne nous reste guère plus de vingt ans. La biosphère ne négocie pas de délais supplémentaires ni de marge de crédit !
- Et les savants, ne voient-ils pas venir la catastrophe ?
- Oh, ils la voient venir, mademoiselle. Mais qui les écoute ? Même si les savants sont pris au sérieux, les politiciens ont les pieds coulés dans le ciment et les riches se noient dans leur fric. C'est l'argent qui mène le monde, petite... Seulement l'argent.

Frustré, Josué serre les poings. Les muscles de sa mâchoire se gonflent tandis qu'il grince des dents.

- Le problème est que notre société moderne a besoin de cette croissance perpétuelle. Les riches des pays riches aspirent à consommer toujours plus pour leur petit confort. Les autres veulent les suivre. Personne ne renoncerait à sa fortune pour que les pauvres gens vivent dans un monde mois sale. Quand j'ai proposé mes idées, les gros industriels et les puissants politiciens refusaient de voir fondre leurs profits record ! Ils sont puissants, les industriels... Ils ont de l'argent, eux. Que peut-on faire avec de l'argent ?
- Commander un assassinat ? risque Max.
- Exactement ! rugit Josué en abattant son poing sur une vieille cafetière. Quand j'ai commencé à faire appel à la responsabilité des individus pour opérer un tournant par le bas, plusieurs de mes collaborateurs ont mystérieusement démissionné. J'ai reçu des appels de menaces. On m'a cambriolé, ma femme m'a quitté. Comme je m'entêtais à poursuivre mon œuvre, on m'a enlevé la garde de mes enfants et pour finir, on a tenté de m'assassiner.
- Comment est-ce arrivé ?
- Pendant la révolution, je me rendais souvent au bureau du comté. Un matin, une voiture m'a dépassé. J'ai alors entendu un bruit sourd, une détonation. Une balle a traversé ma portière et est venue se fichir dans mon poumon gauche. J'ai fait une embardée dans un fossé et ma voiture a pris feu. Comme j'étais inconscient, je n'ai pu sortir moi-même du véhicule. C'est Marc Dugré, ton père, qui m'a sorti de là, dit Josué en adressant un

regard fier à Sony.

- C'est mon père qui vous a trouvé le premier ?
- Non. Il prétend que des gens étaient arrivés avant lui et me regardaient brûler sans rien faire. Faisait trop chaud, qu'ils disaient... grince Josué en grimaçant. Marc a voulu me sortir de là mais on a tenté de le dissuader d'intervenir. Les assassins, probablement. Marc est quand même venu ouvrir ma portière. Au risque de se brûler gravement, il m'a détaché et m'a sorti de là.
- C'est donc ça la tache foncée qu'il a sur le bras...
- Quelqu'un avait appelé l'ambulance ? questionne Maxime.
- C'est arrivé trop vite. Marc m'a emmené dans sa voiture avant que la police n'arrive sur les lieux. Pendant le transport, j'ai repris conscience et je l'ai supplié de ne pas m'emmener à l'hôpital. On m'aurait sans doute achevé...
- Qu'a-t-il fait ? s'enquiert Sony.
- Il m'a d'abord ramené chez moi et c'est Carole, ta mère, Sony, qui m'a soignée. J'avais tellement la trouille, après cet attentat, que je ne voulais plus sortir. Tes parents se sont débrouillés pour prouver que j'avais succombé à mes blessures. Un ami médecin a produit un faux rapport d'autopsie, puis on a enterré une urne funéraire remplie de centres de bois. Me croyant mort, la société m'a dépossédé. Je n'ai plus d'identité, plus de compte bancaire. À présent, je suis libre, mais pauvre...
- Comment faites-vous pour manger ? demande Maxime.
- J'ai gardé le contact avec mes anciens collaborateurs. Plusieurs risquent leur chemise pour moi. Ton père est de ceux-là, dit Josué en gesticulant vers Sony. Si mes ennemis apprenaient que je suis toujours en vie et que je suis en mesure de leur nuire, ils viendraient m'éliminer. Heureusement pour eux, je ne suis plus qu'une loque, un cancer... Je ne menace plus personne. Je n'en ai plus pour bien longtemps, d'ailleurs.
- Vous n'aurez pas vécu ce calvaire pour rien, déclare Sony. Nous allons vous aider.
- Non. Ne m'aidez pas. Il est trop tard pour moi. Dans quelques jours, tout au plus, je suis mort. Voyez ce sang que je crache à pleins poumons... Aidez plutôt votre société. Aidez vos semblables à réaliser leur inconscience et faites-le malgré eux, s'il le faut. Les chiffres que je vous ai donnés peuvent certainement être discutés, mais pas les limites de notre planète. La terre souffre... Nous lui faisons mal. Dites-le à tous vos amis.

Après un lourd silence, le vieux Josué leur dit encore ceci :

- C'est vous, les jeunes, qui allez tout changer. Les adultes sont trop vautrés dans leur confort pour vouloir en sortir, même en sachant que la terre deviendra un désert... Ils s'en foutent car ils pensent qu'ils seront morts lorsque le climat basculera. Et pour les vieux comme moi, c'est d'ores et déjà fini, soupire Josué en s'allongeant sur une pile de cartons. Partez, maintenant. Allez digérer tout ça chez vous. Il se fait tard...

Les enfants laissent le vieil homme. Ils quittent le dépotoir en marchant sans bruit...

Chapitre 3

Pendant les jours qui suivent leur étrange rencontre, Maxime et Sony patinent dans les ruelles et les allées cyclables sans échanger un mot. N'échangeant que des regards préoccupés, ils songent au vieux Josué et à ses choquantes révélations. Cet homme les a marqués. Il a changé leur façon de voir les choses, mais comment faire pour l'aider ?

Les convictions de cet homme l'ont amené à perdre tout ce qu'il possédait et à vivre dans les ordures... Réduit à l'impuissance, sans moyens, il ne peut plus que raconter son histoire.

Dans un grand stationnement, les enfants décrivent de grands cercles en se tenant par les mains.

- Tu te souviens du vieux film d'aventures qu'on regardait souvent l'été dernier ? demande soudain Sony, une lueur intelligente dans le regard.
- Oui, pourquoi ?
- Que disait le héros, un peu avant la fin ?
- La plume est plus puissante que l'épée ! s'écrie Max.
- Exactement ! Nous allons retourner voir Josué avec un ordinateur portable. On va l'enregistrer et mettre par écrit tout ce qu'il nous a dit, propose Sony. Il ne faut pas que ça disparaisse avec lui.
- Très bonne idée, acquiesce Max. Ça nous aidera à comprendre les trucs les plus compliqués... On pourra ensuite le publier sur Internet et faire une campagne, à l'école.

Un soudain enthousiasme gagne les enfants. Motivés par le désir de changer les choses, ils patinent à toute vitesse dans les rues, puis sur les pistes et les passerelles surélevées. Les enfants se hâtent vers le domicile des Dugré.

Sans même retirer leurs patins ou même leurs masques, les enfants pénètrent dans la modeste demeure pour y chercher un ordinateur portable.

- On peut prendre celui-là, dit Sony en désignant un laptop multimédia juché sur une étagère.
- Est-ce qu'il marche encore ? questionne Maxime en reluquant le boîtier sale et éraflé.
- Bien sûr ! Mon père l'a remonté exprès pour moi, lance la jeune fille en s'emparant de l'appareil. Je m'en suis déjà servi. C'est une bonne machine !

Les enfants sortent de la maison en coup de vent. L'ordinateur glissé dans son sac à dos avec quelques provisions, Sony patine sur les pistes et rues qui conduisent vers l'ancien hôpital. Maxime peine à la suivre.

Durant tout l'après-midi, les enfants écoutent et enregistrent ce que leur dit le vieil homme fatigué. Sa toux est de plus en plus profonde et il éprouve du mal à respirer.

- Il n'en a vraiment plus pour longtemps, constate Maxime, lors du retour à la maison.
- Voilà pourquoi notre travail est urgent, répond Sony.

La soirée est consacrée à ajouter notes et données statistiques au rapport, qui commence à prendre du volume. Des liens multimédia permettent de suivre le discours de Josué en même temps que les données s'affichent sur le moniteur tactile à cristaux liquides. Les enfants y mettent un sérieux qui contraste avec leurs habitudes.

Le lendemain, et les jours qui suivent, les enfants retournent voir Josué pour parachever leur document.

- Vous devriez appuyer votre travail avec les vrais chiffres du jour, leur conseille Josué, un matin particulièrement nuageux. Allez chercher des statistiques vérifiées. J'irais voir le professeur Gagné, au collège Lasalle. C'est un ancien collaborateur qui m'est resté fidèle. Comme il se tient tranquille, il n'est sûrement plus embêté par les autorités. Dites-lui en privé que vous venez de ma part et montrez lui vos travaux.
- Nous irons le voir dès demain, promet Sony. Nous venons finir notre document.
- C'est déjà pas mal complet en ce qui me concerne, dit Josué entre deux quintes de toux. Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter, j'en ai beaucoup dit... Continuez avec le prof Gagné. Il vous aidera plus que moi. Vous devriez me laisser. Je suis fatigué.

Le vieil homme s'allonge péniblement sur sa banquette de voiture et tire sur son corps maigre une vieille couverture de laine.

À regret, les enfants quittent le taudis pour revenir sur la rue principale. Ils constatent que la température a diminué.

- Il faisait encore trente degrés ce matin, il ne fait plus que vingt degrés, annonce Max en regardant sa montre.
- Nous ne gèlerons pas avec ces combinaisons... Viens, la voie est libre, dit Sony en s'assurant que personne ne peut les voir sortir du tunnel.
- Pourquoi tu dis ça ? s'inquiète Max.
- Hier, j'ai vu une voiture garée là-bas, déclare la jeune fille en désignant un coin de rue. Je pense que ses occupants auraient pu nous voir sortir d'ici.
- Et alors ? Tu ne crois tout de même pas qu'on nous espionne ?
- Bien sûr que non, mais ces gens auraient pu avertir la police que des enfants jouaient dans un dépotoir... Je pense qu'on n'a pas le droit d'y aller.

Une bourrasque d'air froid amène les enfants à regarder le ciel. Le vent s'est levé et la température descend encore. D'un blanc laiteux, le ciel est passé à une coloration noirâtre. De gros nuages noirs se sont rassemblés au-dessus de la ville. Constitués de vapeur d'eau et de plusieurs centaines de polluants, ces nuages laisseront tomber d'ici peu une pluie toxique.

- Rentrons vite, s'inquiète Sony.

Les enfants patinent à toute vitesse en direction de leur quartier. Déjà, des gouttelettes empoisonnées tombent ça et là, faisant apparaître un motif moucheté sur l'asphalte gris.

La pluie s'intensifie, obligeant Max et Sony à se réfugier sous la corniche transparente qui longe un immeuble commercial. Il pleut maintenant comme des cordes. Une odeur minérale, presque fétide, se dégage de l'asphalte mouillé.

- Il pleut trop pour continuer dans les rues, se désole Maxime. Même avec nos combinaisons imperméables, ce serait risqué. Empruntons plutôt les couloirs souterrains.

Tandis que les citoyens courent se mettre à l'abri, les enfants pénètrent dans un hall aux parois transparentes. Le plexiverre perd graduellement sa teinte grise pour devenir transparent, à mesure que l'éclairage extérieur diminue.

Bientôt, seules les voitures circulent encore dans les rues, éclaboussant les trottoirs au passage. Une pluie de plus en plus forte, accompagnée de rafales violentes, s'abat maintenant sur la ville. Le vent fait virevolter quelques détritiques qui n'auraient pas été emportés par les eaux sales. Un filet d'eau inonde les rues, provoquant des tourbillons dans les puisards.

Les enfants pénètrent dans un corridor aux murs couverts d'affiches publicitaires. Plusieurs boutiques ont leur vitrine dans ce hall illuminé de néons et d'hologrammes multicolores animés. Des présentoirs offrent leur variété de produits, pour la plupart inutiles, sinon pour combler quelque besoin artificiel généré par la pub convaincante qui en vante les mérites.

À travers une vitrine, Sony porte son regard sur d'attrayantes figurines en plastique de mauvaise qualité, emballées dans un moule de plastique, lui-même emballé dans une pellicule transparente.

- *Quel gaspillage*, se dit-elle.

Une joyeuse musique commerciale anime le mail. Les gens s'affairent à compléter leurs achats, dans l'insouciance la plus complète de la catastrophe qui guette le monde. Au centre du mail, un escalier roulant descend vers les niveaux inférieurs de la cité. S'accrochant à la rampe, Max et Sony descendent prudemment les marches avec leurs patins à roulettes, leurs masques relevés sur leur tête.

- Hé, les enfants ! Vous n'avez pas le droit d'entrer ici avec vos patins ! prévient un gardien de sécurité, au bas de l'escalier.
- On ne peut pas retourner dehors, il pleut à plein ciel ! proteste Max.
- M'en fiche. Sortez d'ici avec ces trucs...

Échangeant regards complices et sourires en coin, les enfants retirent les roues de leurs patins et les glissent dans le sac à dos de Sony. Ils adressent un regard niais au gardien, dont la mine s'assombrit.

- Circulez, grogne-t-il en leur faisant un signe de la main.
- Circulez ! répète Maxime, un peu plus loin, en prenant une voix exagérément grave.

Sous l'œil des caméras de surveillance, les enfants s'enfoncent dans un corridor aux parois de béton en échangeant des moqueries au sujet de l'agent de sécurité.

Sous leurs pieds, le vieux train métropolitain circule dans les tunnels en faisant vibrer la structure.

Toute la ville est parcourue de tunnels sous haute surveillance. Une vague d'attentats terroristes a rehaussé les standards de sécurité, il y a plusieurs années.

Les corridors de la cité souterraine sont bondés. Il y a des gens partout. Des employés de restaurant s'affairent à servir des clients, des gens encombrés de gros paquets tentent de circuler sans échapper leur précieuse marchandise. Un enfant pique une bruyante crise à sa mère parce qu'elle a refusé de lui acheter le jouet qu'il lui réclamait. Cette dernière finit par céder et rebrousse chemin, entraînant son bambin par la main. Projetés par des faisceaux laser, des hologrammes publicitaires vantent les mérites d'un nouveau shampoing ou d'un nettoyeur super-hyper-efficace en arborant le visage d'un acteur connu.

Maxime remarque au passage la présence de nombreux débris dans les recoins. Des verres de polystyrène ou de carton écrasés, des bâtonnets à café en plastique, du verre brisé, des emballages divers et des chiques de gomme à mâcher jonchent le sol, pourtant balayé quotidiennement.

– *Les gens sont de vrais salauds*, pense maxime, soudain dégoûté par ce paysage qu'il voit pourtant chaque semaine.

Repérant l'affichette qui annonce leur quartier, les enfants se hâtent vers un escalier roulant qui les ramène à la surface.

– Il pleut pas mal plus fort que d'habitude, s'inquiète Maxime en observant le ciel sombre à travers une vitrine généreusement éclaboussée.

– Il me semble que j'entends ça souvent. Papa dit ça, lui aussi.

– C'est parce que ça empire d'année en année, dit une femme qui les a entendus.

Un éclair, accompagné d'un soudain grondement de tonnerre déchire le ciel, faisant vaciller l'éclairage de l'immeuble. Les enfants sursautent. Sony déteste les orages.

Plusieurs personnes regardent elles aussi tomber la pluie, attendant une éclaircie pour gagner leur domicile ou leur véhicule, garé à l'extérieur. Environ la moitié des gens qui les entourent portent des vêtements protecteurs contre le soleil et, pour la plupart, des masques respiratoires. Les enfants portent tous des combinaisons comme celles de Max et Sony, n'exposant au soleil aucune partie de leur corps.

– À mon avis, c'est parti pour la soirée, déclare un homme portant une mallette.

– Téléphonons à nos parents, dit Sony, inquiète. Ils viendront nous chercher.

– Bonne idée, acquiesce maxime en regardant sa montre. Ils doivent commencer à se faire du souci, à l'heure qu'il est.

Les enfants se dirigent vers une niche située entre deux commerces. Une enseigne lumineuse à l'effigie de la compagnie de téléphone annonce que tous les appareils sont occupés. Une dizaine de personnes attendent pour utiliser l'un des quatre appareils.

– Pas de chance, grogne Maxime.

- Attendons notre tour.
- Ça va pas ? Tu as vu la file d'attente ?
- Ah ! Que tu es donc impatient ! soupire Sony en se plaçant derrière la file.

Il faut attendre une dizaine de minutes pour qu'enfin un appareil se libère. Sony insère sa carte d'appel dans la fente de l'appareil. Son numéro est composé automatiquement et les frais d'appel sont portés au compte de son domicile.

- Salut m'man ? Quoi ? Non, ça va bien. Nous sommes dans l'édifice Vigneault... Je suis avec Max. Oui, nous nous sommes fait prendre à la pluie... Tu viens nous chercher ? Merci m'man.
- Alors ?
- Elle était inquiète, avec cette pluie. Elle se demandait ce qu'on faisait ici... Elle arrive dans cinq minutes.

Les enfants se rendent dans le stationnement intérieur pour y attendre Carole, la mère de Sony. Une odeur d'humidité, accompagnée d'effluves d'essence, chatouille leurs narines. Max s'empresse de remettre son masque.

Dans le délai promis, la mini fourgonnette familiale pénètre dans l'allée réservée aux taxis. Propulsé à l'hydrogène, le rutilant véhicule n'émet aucune pollution, en plus d'utiliser une énergie renouvelable. Seule de la vapeur d'eau est rejetée par son système d'échappement.

La fourgonnette rouge s'arrête à la hauteur des enfants. Les portes latérales électriques s'ouvrent automatiquement. Carole, une jolie rousse aux yeux marron, attend les enfants en souriant gentiment.

- Restes-tu à souper avec nous ? dit-elle à Maxime une fois les portières refermées.
- D'accord. Je vais téléphoner chez moi.

Carole tend à son invité le téléphone cellulaire de bord afin de lui permettre de prévenir ses parents. Max compose son numéro.

- Sophie ? C'est Max. Dis à p'pa que je vais manger chez Sony. Okay ! Bye !
- Dites donc, vous deux. Que faisiez-vous si loin de la maison ? questionne Carole.
- Euh... hésite Sony, mal à l'aise. On s'est laissé embarquer dans une nouvelle aventure.
- Une aventure ? Tiens donc ! s'exclame Carole, en feignant l'étonnement. Vous m'en direz tant...

Dès le lendemain, huit heures, le téléphone sonne chez les Dugré. Chacune des pièces de la maison est équipée d'un téléphone sans fil. Sony répond sur celui de sa chambre.

- Salut ! répond la jeune fille, allongée sur son lit.
- Bien dormi ? demande Max en poussant un bâillement.

- Oui, mais toi tu n’as pas l’air d’être tout à fait réveillé...
- Oh, si... J’ai juste un peu trop bien mangé hier soir. Ça dort mieux dans ce temps-là... Est-ce que nous allons toujours voir le professeur Gagné aujourd’hui ?
- On devrait d’abord lui téléphoner. Je regarde en ce moment dans le bottin et il y a une colonne et demie de Gagné...
- On ne peut pas tous les appeler, ça n’a pas de bon sens... Peut-être que le vieux Josué pourrait nous aider à le joindre ? propose Max, en jetant un regard distrait à sa montre.
- Bonne idée. Viens me rejoindre à la maison, on va aller lui rendre visite.
- J’arrive...

Maxime raccroche le combiné et descend du lit. Il enfle un sous-vêtement monopiece en synthétique, puis des chaussettes. Comme les combinaisons de protection sont imperméables, on y transpire toujours un peu. Les sous-vêtements longs permettent d’absorber la sueur et aident la combinaison à mieux répartir la chaleur du corps.

Après avoir enfilé un chandail et un bermuda sport, Max se rend à la cuisine et se verse un généreux bol de céréales.

- Laisse du lait pour le café, grogne son père sans lever les yeux de son journal.
- Tiens, p’pa, répond Max en tendant le carton à son paternel.
- Dis moi, que comptes-tu faire aujourd’hui ? dit ce dernier en prenant le carton.
- Je vais jouer dehors avec Sony.
- N’oublie pas de changer de cylindre sur ta combinaison, ce n’est pas le moment de tomber malade. Ce soir, je reçois un client qui veut faire un placement important. J’aimerais que tu rentres plus tôt pour prendre une douche avant le souper.
- J’ai jusqu’à quelle heure ?
- Seize heures, maximum.

Maxime acquiesce d’un hochement de tête et avale ses céréales.

Quinze minutes plus tard, le voilà sur ses patins, en route vers le domicile de son amie. Sous un ciel plus bleu que jamais, Maxime patine sur le béton chaud. Il arrive en vue du bungalow de la famille Dugré.

- Tu es prête ? demande-t-il à son amie, assise dans le garage.
- J’arrive. Je changeais mon tube d’air comprimé...

La jeune fille quitte le garage sur ses patins, son fidèle sac-bourdon au dos. Maxime lui emboîte le pas et ils roulent ensemble sur les pistes, puis dans les ruelles du centre-ville.

- Stop. Il y a une voiture, prévient Sony, en arrivant près de l’ancien hôpital.
- Où ça ? questionne Max en cherchant du regard.
- Tu la vois, au bout de la rue ? C’est la même voiture que j’ai vue l’autre jour.

- Et alors ? dit-il en constatant la banalité du véhicule. C'est quelqu'un qui habite le quartier...
- On n'a pas le droit de se garer dans les rues plus de soixante minutes. Je crois que cette voiture est suspecte.
- Voyons donc... Prenons un autre chemin, alors !

Les enfants font le tour du bloc par un autre chemin puis constatent qu'il n'y a pas d'autre entrée possible pour se rendre au dépôt d'ordures métalliques. La cour est entièrement murée. Des immeubles désaffectés en interdisent l'accès. Ils se résignent à revenir sur leurs pas.

- La voiture est partie, annonce Sony, soulagée. Nous pouvons y aller.

Sony et Maxime se précipitent dans le tunnel, puis dans l'enceinte du dépôt. Ils observent les alentours.

- Ça va, il n'y a personne, fait Sony, rassurée.
- La police a autre chose à faire que de surveiller deux jeunes qui jouent dans les ordures, prétend Maxime.

Les enfants rejoignent l'abri du vieux Josué en prenant soin de faire du bruit pour éviter de le faire sursauter.

- Josué ! C'est nous... annonce Sony avant de pénétrer dans le refuge.
- Josué ? risque Max en apercevant l'homme, allongé sur sa banquette. Dors-tu ?

L'homme ne répond pas. Sony s'approche doucement pour lui toucher l'épaule. Elle veut le réveiller en douceur. Son corps est raide et froid. Il semble qu'il ait cessé de respirer.

- Il... Il est mort ! bégaye la jeune fille en s'appuyant sur l'épaule de Maxime.
- Voyons, il dort peut-être un peu dur... dit Maxime pour rassurer son amie.

Il passe la main sur le bras de son amie pour la calmer. Sony tremble. Son masque dissimule son visage tendu.

Maxime s'approche lentement de Josué. Lorsqu'il pose la main sur l'épaule du vieillard, le garçon constate avec stupeur la raideur du corps. La blancheur inhabituelle de sa peau confirme son état. Leurs masques respiratoires empêchent les enfants de sentir l'odeur suffocante qui a envahi l'abri de fortune.

Après une longue hésitation, Maxime pousse un soupir.

- C'est fini, dit-il en secouant la tête.

Un long silence s'installe. Les enfants ne savent pas quoi faire. Josué était leur guide, leur motivateur. Sans lui, ils sont dépourvus. Ils ne pourront pas continuer leur projet. Ils échangent un regard hésitant.

- Il faudrait l'enterrer, dit Maxime.
- On ne l'abandonnera pas ici, déclare Sony en reniflant.

La lentille de son masque s'embue légèrement.

- Comment va-t-on le transporter ? songe Max. On ne peut pas appeler une ambulance...
- On doit prévenir mon père. Il le connaît, il saura comment faire.
- Oui, je pense que c'est ce qu'il faut faire.

Maxime jette un regard vers le vieux Josué, puis accompagne son amie vers la sortie.

Les enfants marchent d'un pas lourd, en se tenant la main. Ils n'avaient pas réalisé l'importance qu'avait prise Josué dans leur jeune vie. Ce vieillard leur a ouvert les yeux sur la réalité, sur l'absurdité du monde dans lequel ils vivent.

En traversant la rue devant l'hôpital, Sony se fige soudain. Maxime regarde son amie, puis suit son regard...

De l'autre côté de la rue, un individu portant une redingote noire les dévisage. Son chapeau à larges bords et ses lunettes noires lui donnent les allures d'un inspecteur de police. Sa bouche est dissimulée par un masque respiratoire de type buccal, comme ceux qui équipent les ambulances.

- Hé, vous deux, apostrophe-t-il. Approchez. D'où sortez-vous là ?

Sans répondre, les enfants s'enfuient en courant.

- Arrêtez vous ! hurle l'homme, qui n'a rien de rassurant. Je veux juste vous parler !

Max se retourne un moment et constate que l'homme les a pris en chasse. Il tient dans une main un appareil de communication. Redoublant de vitesse, Maxime prend Sony par la main et l'entraîne vers une ruelle.

- Ne traînons pas, dit-il. C'est peut-être le type de la voiture...

Les enfants se hâtent de chausser les roulettes de leurs patins, puis empruntent une ruelle qui débouche sur une rue achalandée. Ils s'apprêtent à s'engager sur une place publique lorsque la fameuse voiture qu'ils ont aperçu plus tôt surgit d'une intersection. Le conducteur ne les a pas encore vus.

- Couchons-nous derrière ce muret, dit Sony en apercevant le véhicule.

Les enfants s'agenouillent derrière un muret de béton qui délimite deux niveaux de terrain, reliés par un escalier. Une fontaine desséchée orne un massif qui devait jadis contenir des fleurs. Le soleil les aura fait sécher et elles n'ont pas été remplacées.

Serrés l'un contre l'autre, ils attendent un moment sans bouger. La voiture passe près d'eux sans s'arrêter, puis tourne à une intersection. Les enfants se relèvent et époussettent leur combinaison.

- On l'a échappé belle, soupire Max. Qu'est-ce qu'il voulait, tu crois ?
- Je ne suis pas sûre de tenir à le savoir, hésite Sony, les mains tremblantes.
- Ce type a peut-être un lien avec la mort de Josué...

Les enfants retournent vers leur quartier en surveillant bien leurs arrières. À chaque intersection, ils prennent soin d'observer les passants et les véhicules stationnés.

Il semble à première vue que la voiture ait cessé de patrouiller les rues.

De retour à la maison des Dugré, les enfants trouvent Marc en plein travail. Il assemble un étrange appareil, monté à partir de pièces d'ordinateur et d'autres appareils. À l'arrivée des enfants, il lève la tête pour les accueillir d'un sourire. Il remarque tout de suite l'expression de sa fille.

– Qu'est-ce qui se passe, ma puce ? dit-il en déposant ses outils.

Les enfants ont une courte hésitation. Ils échangent un regard, puis retirent leurs masques. Leur mine déconfite en dit long sur ce qu'ils ont vécu. Marc se lève et vient s'asseoir près d'eux, sur un vieux divan qui encombre le garage.

– Racontez-moi ça, dit-il pour les encourager.

Sony entreprend de raconter à son père ce qu'elle et son ami ont vécu ces derniers jours. Maxime renchérit de quelques remarques lorsque son amie oublie des détails.

Le père de Sony les écoute attentivement, essayant de masquer son sourire en coin.

– Je n'en attendais pas moins de lui, dit Marc en adressant un clin d'œil à sa fille.

– Tu le savais, alors ? s'étonne Sony.

– Les enfants, débute Marc, Josué et moi avons planifié cette rencontre depuis longtemps. J'emmenais souvent Sony avec moi, à la décharge, afin qu'elle se souvienne bien du chemin pour en revenir. Ça n'était plus qu'une question de temps avant qu'elle ne t'y emmène. Hé oui ! J'étais au courant de vos escapades...

– Ça n'avait rien d'un hasard, alors ? s'exclame Max après une inhalation dans son broncho-dilatateur.

– Pas du tout ! Josué était très malade. Il avait hâte de vous voir...

– Pourquoi tout ce cirque ? s'étonne Maxime, choqué qu'on lui ait ainsi joué dans le dos. Tu nous aurais demandé d'y aller, qu'on y serait allés, non ?

– Tu aurais pu m'en parler ? s'indigne la jeune fille.

– Ce stratagème était une manœuvre de diversion pour éloigner ceux qui me surveillent, dit Marc avec sérieux.

– Une diversion ? réagit Maxime en songeant à ce que cela signifie.

Maxime est amateur de films et de jeux d'espionnage. Il connaît bien ce mot.

– Josué et moi travaillons en secret avec des collaborateurs de partout dans le monde. Ce groupe sans nom s'appelle tout simplement « Le Réseau ». Or, nous sommes surveillés étroitement par les agences de sécurité internationales. Si Josué est resté en vie, c'est pour nous permettre d'opérer des manœuvres de diversion comme celle-là. Grâce à lui et à sa formidable ruse, j'ai lancé les agents sur une fausse piste à plusieurs reprises. Il ne servait plus qu'à ça...

– Mais alors... Cet homme qui a tenté de nous contacter ? s'inquiète Sony.

- Oui ! renchérit Maxime. Que fait-on si on le revoit ?
- Vous vous tirez en vitesse. Il est sans doute de la GRC ou d'Interpol. Vous n'en savez pas assez pour représenter une menace pour le Réseau. Restez éloignés de tout ça. Je ne veux pas qu'ils vous utilisent pour nous faire chanter.
- Est-ce que maman est au courant ?
- Oui, elle est dans le coup. Pour votre protection, il vaut mieux que vous en sachiez le moins possible. Contentez-vous de vous amuser à des jeux de votre âge. Le reste viendra bien assez vite...
- Le reste ? s'inquiète Maxime, non sans une certaine excitation.
- Vous êtes impliqués d'une manière ou d'une autre. Dès le jour où j'ai secouru Josué, dans cet accident de la route qui n'en était pas un, j'ai mis en péril la vie de mes proches. Il valait mieux que vous en soyez prévenus. Si ça dégénère, vous serez en mesure de mieux vous défendre.
- Pourquoi ne pas l'avoir dit avant ? reproche Sony.
- Parce que des choses ont changé dernièrement, dit Marc, hésitant. Avant, vous étiez bien trop jeunes. Je connais votre sens de l'aventure... Carole craignait que vous ne vous mettiez les pieds dans les plats... Et puis je pense que seul Josué pouvait vous mettre dans le bain comme il l'a fait. Il est plus avisé que moi...

Les enfants échangent un regard complice. Ce qu'ils viennent d'apprendre efface en eux toute la tristesse d'avoir perdu Josué.

- Alors tu es un espion ? admire Maxime.
- Non, pas moi. Je suis membre du réseau comme spécialiste en technologie. Je mets au point des dispositifs pour aider les agents.
- Avec ces vieilles technologies désuètes ?
- Interpol est équipé des ordinateurs les plus modernes, avec des puces optroniques. Les composantes électroniques désuètes sont notre meilleure protection contre leurs puissants roboscanners. S'ils lisent un holocube en moins d'une seconde, ils ne peuvent rien contre les obsolètes mémoires flash !
- As-tu une arme ? s'inquiète Sony.
- Bien sûr que non ! s'écrie Marc. Oubliez James Bond. Ça, c'est du cinéma. La réalité est bien différente. Dans la vie d'un vrai espion, il n'y a ni cascades, ni poursuites en voiture, ni explosions, prévient-il. Nous nous défendons avec l'opinion publique. Plus elle nous sera favorable, plus nous serons puissants. Dans notre business, la mort peut venir plus vite que vous ne le pensez, sinon c'est la prison. Parlant de mort, nous devons vite nous occuper de ce vieux Josué.

Marc doit passer une partie de l'après-midi à refroidir les ardeurs des enfants, qui se voyaient déjà impliqués dans de folles poursuites pour sauver le monde. Sans être déçus, ils se montrent maintenant plus raisonnables. Ils aident Marc à transporter le corps de Josué dans un lieu de sépulture convenable.

- Que mon vieil ami repose en paix, déclare Marc, en jetant la première pelletée de sable sur le corps. Il a donné sa vie pour notre vieille terre.
- Oh ! Il est déjà quinze heures trente-cinq ! constate Maxime en voyant s'allumer l'affichage *Indiglo* de la montre de Sony.

Il consulte sa propre montre, dont la sonnerie doit se déclencher d'un instant à l'autre pour lui rappeler de rentrer plus tôt.

- Nous avons un souper, ce soir. Je dois être rentré pour seize heures, sinon mon père va être furax !

Chapitre 4

Maxime vient de sortir de la douche. Vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon gris soigneusement repassé, il s'observe dans la glace pour constater comme il a fière allure. Il coiffe ses cheveux mouillés pendant que sa sœur noue sa cravate.

- Pas trop serré, j'ai du mal à respirer, se plaint Max en cherchant son inhalateur.
- C'est comme ça qu'on porte la cravate, réplique Sophie. Tiens, enfile ton veston.

Lorsque sa sœur quitte la salle de bains, il inhale une dose de médicament et s'empare d'un sèche cheveux aux formes effilées. Il fait mine de tirer sur un méchant imaginaire en fredonnant le classique thème musical de James Bond.

Maxime est interrompu par la sonnette de porte. Déjà, le panneau pneumatique glisse dans le mur pour laisser entrer l'invité.

- Maxime ! Tu veux venir, je te prie ? lance Guy, son père.

Le garçon replace l'appareil sur le comptoir de la salle de bains et rejoint sa sœur au vestibule. Vêtue d'une élégante blouse et d'un pantalon au textile luisant, Sophie a coiffé ses cheveux longs à l'aide d'un bandeau assorti.

- Monsieur Gagné, je vous présente mes enfants Sophie et Maxime.
- Enchanté, fait monsieur Gagné, en retirant un pardessus à capuchon qu'il accroche dans la penderie.
- Bonjour monsieur, répond poliment Sophie en lui offrant une poignée de main.

À la vue de cet homme souriant et sympathique, Maxime écarquille les yeux. *Monsieur Gagné...* « *Le professeur Gagné ?* » se dit-il en lui serrant poliment la main. « *Le prof du collègue Lasalle ? Ça ce serait trop fort ! Est-ce une simple coïncidence ?* »

L'air songeur, Maxime suit sa famille et leur invité au salon. « *Observons, l'air de rien,* » se dit-il. L'homme est vêtu d'un costume gris et porte une montre en or. Il dépose une mallette au fini noir à côté du fauteuil de cuir que lui désigne Guy. « *Ce doit être des documents importants,* » réfléchit Maxime.

Les enfants prennent place sur le canapé tandis que Guy s'assoit aux côtés de son invité, sur un autre fauteuil de cuir. Les deux hommes discutent d'abord de choses insignifiantes avant de passer aux affaires.

Guy Dupont est courtier en placements. Ses conversations sont aussi inintéressantes pour un enfant qu'elles peuvent être fascinantes pour quelqu'un qui a du fric à placer.

Se consolant avec les hors-d'œuvre achetés chez un traiteur spécialisé, les enfants se désintéressent de la conversation. Enfin, pas tout à fait. Avec l'air de lire par-dessus l'épaule de sa sœur, Max écoute attentivement ce qui se dit.

- Comme je vous l'ai proposé au téléphone, je vous ai sorti les chiffres concernant les nouveaux certificats de placements garantis. Conformément à votre demande, votre argent sera protégé et la liquidité est excellente, débute Guy, avant de passer aux données statistiques.

On se met à parler de sommes rondellettes dans les cinq chiffres. « *Il doit y en avoir au total pour plusieurs millions,* » estime Max en s'efforçant d'additionner mentalement les sommes mentionnées.

Tandis que monsieur Gagné écoute attentivement les conseils de son courtier, Max ne cesse de l'observer du coin de l'œil. Profitant de l'effet miroir sur la vitrine du salon, il peut regarder l'invité sans en avoir l'air. Las de l'observer sans rien lui trouver de suspect, Max se concentre sur la lecture intéressante que sa sœur est en train de parcourir, au sujet de groupes de musique.

- Si nous passions à table, propose Guy après avoir exposé de long en large sa proposition de stratégie de placement.
- Volontiers, acquiesce monsieur Gagné, tout sourire.

Avec appétit, Maxime entame son repas. La table est décorée avec goût. Un savoureux gigot payé une vraie fortune chez le traiteur est entouré d'accompagnements multicolores.

- La viande se fait de plus en plus chère, fait remarquer monsieur Gagné, qui semble apprécier le menu.
- Le cours boursier du boeuf a connu une montée record, en juin, répond Guy. Ceci est de l'agneau. Encore plus cher.
- Que pensez-vous de la dégringolade économique qui a résulté de la disparition des deux dernières forêts québécoises, avec les incendies de mai ?
- Pour le marché du bois d'œuvre, c'est une catastrophe dont on aurait pu se passer. Les épidémies de tordeuse du bourgeon de l'été dernier ont fait grimper les prix à un niveau jamais atteint dans l'histoire. À présent, toute l'industrie du meuble est en crise aigue. Les actions continuent de chuter. La Bourse est en état d'alerte.
- N'avez-vous pas entendu les rumeurs voulant que plusieurs incendies forestiers soient d'origine criminelle ? questionne monsieur Gagné.
- Absolument, mais ce n'est dans l'intérêt de personne d'accomplir de tels méfaits.
- Bien entendu. La coïncidence avec la crise syndicale qui a débuté quelques mois avant les incendies est tout de même frappante, d'ajouter l'invité en croisant brièvement le regard de Maxime.

Les enfants dégustent leur repas sans s'intéresser à la Bourse. Maxime écoute d'une oreille distraite les élucubrations des deux hommes sans parvenir à s'y intéresser.

Lorsqu'ils ont vidé leur assiette, Sophie et Maxime se disputent la dernière olive sous le regard amusé de monsieur Gagné. Profitant du fait que Guy se lève de table, ce dernier plante un habile coup de fourchette dans l'olive farcie et l'avale en adressant un clin d'œil amical aux enfants. Surpris par cette manœuvre aussi rapide qu'inattendue, ceux-ci restent bouche bée. L'invité affiche un sourire amusé.

Guy sort la tête du réfrigérateur en jetant un regard curieux vers ses enfants. Il a entendu le coup de fourchette, mais n'a rien vu de ce qui s'est passé. Il revient à table avec un gâteau magnifique, décoré de fruits frais.

- Voici le dessert, annonce-t-il. Gâteau mousse aux trois chocolats, café et mousse de framboise. On en dit beaucoup de bien.

Max écarquille les yeux à la vue de ce dessert aussi somptueux qu'inhabituel. Il en salive rien qu'à imaginer la mousse de framboise sur sa langue.

- Une autre pâtisserie hors de prix ! Où avez-vous bien pu trouver des framboises ? questionne monsieur Gagné, avec le plus vif intérêt.
- Il faut demander à mon traiteur ! Je vous donne l'adresse, si vous voulez ?
- Je veux bien... Elles doivent être cultivées en serre. Cet arbuste n'a pas su s'adapter aux changements climatiques...

En entendant ces propos, Max lève les yeux vers monsieur Gagné. Leurs regards se croisent quelques secondes. Ce dernier lui adresse un clin d'œil discret.

- Je vous offre un café ? propose Guy.
- Avec un peu de lait, pas de sucre, répond son client. Dis-moi, petit, où sont vos toilettes ?
- Suivez-moi, je vais vous conduire, répond Max en se levant de table.
- Excusez-moi. Je reviens dans un instant.
- Faites ! encourage Guy, surpris de l'inhabituelle galanterie de son fils.

Monsieur Gagné se lève et suit Maxime jusqu'à la salle de bain. L'homme fouille alors dans sa poche et en tire un objet allongé, de la taille d'une gomme à effacer. Il le glisse subtilement dans la main de Max.

- C'est une mémoire flash, chuchote l'homme.
- Je sais, répond Max en reconnaissant cet objet familier. Mes copains en ont tous pour stocker leurs jeux d'ordinateur.
- Celle-là ne contient pas un jeu, mais un document important, encrypté à l'aide du protocole Thompson 128 bits. Retiens bien ces mots... Seuls les hackers du Réseau peuvent le décrypter.
- Le Réseau... Que dois-je en faire ? répond Max, le regard brillant.
- Cache-le en lieu sûr et ne le montre à personne. Si on apprend que tu l'as, ta vie est en danger. Attends qu'on te dise quoi en faire, dit monsieur Gagné en fermant la porte.

Max s'empresse de glisser le précieux objet dans sa chaussette. Il prend un air sérieux et regagne la salle à manger.

Après le départ de monsieur Gagné, Guy et ses enfants entreprennent de ranger la cuisine. Max et Sophie s'occupent de placer la vaisselle dans la machine à laver tandis que leur père dessert la table.

- C'est un type bien, mon client, non ? dit-il avec une fierté apparente.
- Il a l'air vraiment gentil. Ça fait longtemps que tu le connais ? questionne Sophie.
- Il est venu au bureau en mai, après le départ à la retraite de son ancien agent de

placements. En tout cas, avec les montants qu'il place, je pourrai réduire mes heures de travail !

- C'est chouette ! Tu vas pouvoir passer plus de temps avec nous, apprécie Maxime.
- Depuis la mort de maman, je dois travailler pour deux, se défend Guy. Cet appartement coûte les yeux de la tête, vous savez... En tout cas, on peut dire que ce client tombe à point. Si je peux prendre au moins une journée de congé aux deux semaines, nous allons passer du bon temps ensemble.
- Il a l'air drôlement riche, ton client ! dit Sophie, en fermant la porte du lave-vaisselle.
- Il joue en Bourse ! C'est un économiste et un statisticien. Il a effectué des placements très risqués qui ont porté fruit. Il a ramassé une petite fortune, répond Guy. Bon, allez maintenant retirer ces habits neufs, avant de les salir...

Maxime obéit et se rend à sa chambre. Il retire son veston et sa cravate. Profitant du fait que son père et sa sœur soient occupés, il retire la mémoire flash de sa chaussette et la glisse sous son matelas.

Le lendemain matin, dès huit heures, Max est debout. Il sent l'odeur du pain grillé que sa sœur tartine de beurre d'arachides. L'odeur le fait saliver. Avant de se rendre à la cuisine, il ouvre le placard pour en tirer sa tenue du jour.

En ouvrant la penderie, il aperçoit du coin de l'œil son blouson de ski, accroché sur un cintre au fond du placard. La courroie qui lui sert à attacher son billet de remontée pend de la poche du blouson. Maxime claque des doigts. Il a une idée !

Il s'empare de la courroie et en retire le billet périmé. Il passe sa main sous son matelas pour y prendre la mémoire flash, puis attache l'objet sur la courroie à l'aide d'un anneau de porte-clés. « *Ainsi, je pourrai la garder sur moi,* » pense-t-il en l'accrochant autour de son cou.

Maxime pénètre dans la cuisine en s'assurant que la courroie n'est pas trop visible sous son t-shirt.

- Il reste du beurre d'arachides ? questionne-t-il en apercevant sa sœur gratter le fond du pot.
- Dans l'armoire, il y a un pot neuf, dit Sophie sans lever les yeux.

À son tour, Maxime se fait griller deux tranches de pain.

- P'pa est déjà parti au bureau ? s'enquiert-il.
- Il avait une réunion. Il part en formation tout le week-end, dit Sophie, amère.
- Oh pas encore ! s'écrie Max, déçu. Il avait dit qu'on irait au lac, chez tante Louise !
- Ce sera pour un autre week-end, soupire Sophie.

Maxime claque la porte de l'armoire et pose d'un geste brusque le pot de beurre d'arachides sur la table.

- Dis-toi qu'on a la maison pour nous tout seuls ! se console Sophie. Je vais inviter

Sylvain et son ami Mario. Tu sais, celui qui joue de la basse ?

- Ouais, ben moi je crois que je vais passer la journée chez Sony, râte Maxime en tartinant son pain grillé.
- Comme tu veux. Tu vas manquer le party !
- Tu parles d'un party ! Vous restez assis sans bouger à jouer de la musique ! Vous êtes tellement végétatifs que je sursaute à chaque fois que quelqu'un bouge !
- Dis pas de conneries ! se moque Sophie. Tu dis ça parce que tu es déçu. Mes copains ne sont pas si nuls que ça...

Après le déjeuner, Maxime passe dans sa chambre pour revêtir un sous-vêtement. Il se rend au vestibule et ouvre le placard. Il enfle sa combinaison de protection, ses patins, son chandail, ses gants et son masque respiratoire puis sort de l'appartement. « *Ouf, quelle tâche rien que pour sortir dehors,* » se dit-il en s'imaginant l'époque où son père pouvait sortir sans cet attirail.

Il fait déjà trente-deux degrés et il est tout juste neuf heures. Le ciel du matin est couvert de cumulus qui, poussés par un vent léger, se dégagent lentement. Le soleil tape de ses dangereux rayons ultraviolets.

Maxime patine sans entrain dans les allées cyclables. Il croise d'autres jeunes à pied, en patins ou à vélo, mais les ignore complètement.

- Hé ! Salut Max, apostrophe un garçon vêtu d'une combinaison rouge et blanche.

Le jeune adolescent fait ralentir son vélo et s'arrête à la hauteur de Maxime. Ce dernier n'a d'autre choix que de lui répondre.

- Salut Martin. Quoi de neuf ?
- Je vais au stade. Cet après-midi, ils font des courses de motocross, et ensuite, il y aura des numéros de démolition de voitures. Je vais voir les préparatifs, mon cousin fait partie du staff. Tu veux venir ? On pourra entrer partout et gratuitement !
- Merci, mais Sony m'attend...
- Bah, c'est pas grave, fait Martin. Quelles aventures préparez-vous encore ? s'enquiert-il, alors que deux autres garçons le rejoignent à vélo.
- La meilleure de toute notre vie... laisse entendre Max, dont son masque dissimule un sourire en coin.
- Tiens, l'aventurier virtuel, déclare William, l'un des nouveaux venus, en apercevant Maxime.

William porte le plus récent modèle de combinaison thermique. Le logo d'une marque à la mode, les poches cargo et la ceinture lui donnent une allure très hot. Son masque est également très stylisé. Maxime n'apprécie visiblement pas sa compagnie, estimant qu'il aime un peu trop faire sensation pour être vraiment intéressant.

- Bon, laissons-le jouer les héros imaginaires et allons-y, les gars, dit l'autre adolescent.

- Bye Max, dit Martin en appuyant de tout son poids sur les pédales.
- Salut les gars... répond Max en gesticulant un salut à ses copains.

Maxime patine jusqu'au bungalow des Dugré. Il entre par le garage et trouve Marc en plein travail. Vêtu d'un pantalon de travail et d'une chemise à carreaux, le père de Sony est en train d'assembler une nouvelle étagère.

Un marteau à la main, il assemble les éléments emboîtables de l'étagère et les verrouille en place d'un coup de marteau. Maxime remarque dans un coin un conteneur de plastique rempli de matériel électrique qui était absent la veille.

- Bonjour Max, lance Marc entre deux coups de marteau. Alors, ce souper ? Ça s'est bien passé ?
- Très bien, répond Max en posant d'un geste discret la main sur sa poitrine, pour sentir la mémoire flash sous sa combinaison. On a reçu un type gentil... Un monsieur Gagné...
- Edmond ? questionne Marc en décrivant l'individu. Si c'est bien lui, il m'a enseigné alors que j'étais au collège. Il donnait le cours d'économie...
- Est-ce qu'il est membre du Réseau ?
- C'est un collaborateur, si c'est ce que tu veux savoir.
- J'ai vu qu'il plaçait de l'argent... De gros montants, dit Max.
- Il constitue une réserve pour le compte du Réseau. Il se prépare un gros coup politique et nous allons avoir besoin de fonds.
- Quel genre de coups ?
- Je t'en ai déjà trop dit. Va donc jouer avec Sonya et profitez de votre jeunesse ! dit Marc alors que sa fille entre dans le garage, son masque entre les mains.
- Tiens, déjà arrivé ! dit la jeune fille, tout sourire.
- Salut Sony, dit Max sans quitter Marc du regard.
- Inutile d'insister, dit Marc, catégorique.

Résigné, Max se laisse rouler à reculons vers le trottoir, les épaules tombantes. On lit la déception dans son attitude. Sony adresse un bref regard à son père avant d'enfiler son masque respiratoire. Elle suit son ami à l'extérieur.

Les enfants patinent vers le parc Cousteau. Max a l'air songeur. Sony remarque son attitude. Ses épaules sont tombantes et son dos, légèrement courbé.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'enquiert-elle.
- On m'a confié un truc, dans une mémoire flash, murmure Max en se gardant bien de poser la main sur sa poitrine.
- Qui ça ?
- Le professeur Gagné est venu souper à la maison hier. Il m'a remis une sorte de code secret de 128 bits... Toutes ces coïncidences sont un peu trop bien organisées

pour être le fruit du hasard.

- Le protocole Thompson ? C'est ça ?
- Tu es au courant de quelque chose que je ne sais pas ?
- Mon père est l'auteur d'un protocole d'encryptage, déclare Sony. Il a conçu le code DSC et le T2030, les composantes du protocole Thompson 128 bits.
- Cool ! C'est donc un décodeur qu'il fabrique avec ces pièces d'ordinateurs ?
- Je crois que c'est une sorte de modem qui communique directement par le réseau électrique. C'est tout ce que je sais, et c'est par observation que je l'ai appris. Papa refuse d'en parler.

Max balance doucement la tête, toujours songeur.

Les enfants arrivent au parc. Ils insèrent chacun un jeton pour franchir le tourniquet puis se réfugient dans les balançoires.

- Aujourd'hui, William, Martin et Philippe allaient aux courses de démolition, annonce tout bonnement Maxime. J'ai refusé d'y aller.
- Tu as bien fait, approuve Sony, en retirant son masque. Je ne peux pas croire qu'ils font encore ces trucs polluants alors qu'on va bientôt manquer de pétrole. Ça me révolte !
- C'est dégueulasse, hein ? Ils ont un super bolide avec un moteur à réaction, celui qu'on voit à la télé... Une flamme de trois mètres jaillit de l'arrière de l'engin. Ça fait tellement de bruit qu'on l'entendrait d'ici s'il n'y avait pas ce dôme...

Sony examine le dôme protecteur puis se raidit soudain.

- Ne regarde pas sur ta gauche, prévient-elle en fixant la lentille chromée de son masque, posé sur ses genoux.
- Quoi ? questionne Max, inquiet.
- Le type qui a essayé de nous attraper hier...
- Quoi ? Il nous a vus ?
- Je pense que oui. Il nous surveille, on dirait...

Sony observe le type par l'effet miroir sur la lentille. Maxime doit lutter pour éviter de regarder en direction de l'agent. Il s'efforce de regarder en avant, essayant de l'apercevoir du coin de l'œil. Les obstacles qui l'entourent lui bloquent le champ de vision. Il ne parvient pas à l'apercevoir.

- Où est-il ?
- Assis dans sa voiture. J'ai reconnu ses lunettes noires et son chapeau, décrit Sony en évitant de regarder à nouveau dans cette direction.
- Ne restons pas ici...
- Au contraire, nous sommes en sécurité, ici. Enfin, tant qu'il y a du monde...

Une trentaine d'enfants et quelques adultes occupent le parc. À tout instant, de nouveaux arrivants franchissent le tourniquet. Malgré quelques départs, l'achalandage se maintient.

- Qu'est-ce qu'on fait s'il vient ici ? insiste Max, la gorge serrée.
- On verra au moment opportun. Pour l'instant, il ne fait que nous surveiller. Continuons de nous balancer, l'air de rien...
- Mais comment va-t-on sortir d'ici sans qu'il ne nous suive ? Il ne faut pas qu'il me prenne mon truc...
- Personne, sauf moi et celui qui te l'a remis, ne sait que tu l'as ?
- Non, je ne l'ai dit qu'à toi.
- Alors on n'a rien à craindre, dit Sony, pour essayer de s'en convaincre.

Elle n'est pas bien plus brave que son ami. Elle aussi sent un malaise au niveau de sa poitrine. Son cœur se serre entre ses omoplates. Son estomac se noue tandis qu'elle réfléchit.

Les enfants étirent le temps dans les balançoires, puis dans les sentiers du parc. Ils patinent lentement sur les allées bétonnées, serpentant entre les piétons.

En passant près du carré de sable, Sony aperçoit un jeune bambin qui s'égayé lorsqu'il l'aperçoit.

- C'est mon petit Mathieu ! s'écrie-t-elle alors que l'enfant se lève pour venir à sa rencontre, les bras tendus en avant. Comment il va mon Mathieu ?

Sony va souvent garder Mathieu lorsque ses parents doivent s'absenter pour de courtes périodes. Elle joue beaucoup avec lui, alors le bambin apprécie sa présence. Elle le serre dans ses bras, sous l'œil attendri de la mère, assise sur un banc public, un livre à la main. Sony en profite pour jouer avec Mathieu dans le sable. Avec entrain, ils creusent le sable sec pour former des dunes et des chemins.

Max, qui ne quitte pas Sony d'une semelle, connaît aussi l'enfant. Laisant son amie modeler le sable avec Mathieu, il s'assoit à leurs côtés pour réfléchir. Le dos appuyé sur une colonne de soutien, il trace distraitement des sillons dans le sable avec les roues de ses patins. Il s'efforce d'apercevoir le type qui les surveille sans en avoir l'air...

- Bon, il va falloir rentrer, maintenant, dit la mère de Mathieu en consultant sa montre. Je vais aller préparer le souper.
- Dis, Suzanne, demande Sony avec un sourire en coin. Est-ce que tu crois que ton mari pourrait venir nous chercher en voiture ?
- Pourquoi ? s'étonne la dame, en enfilant au petit Mathieu sa combinaison de protection. Vous n'habitez qu'à quelques coins de rues d'ici !
- Des gars d'une bande, à l'école, veulent nous tabasser, intervient Maxime. Nous, on ne veut pas se battre, mais ils nous surveillent...
- Dès qu'on sortira du parc, ils nous prendront en chasse, renchérit Sony.

- Ah ! Je comprends, fait Suzanne. Je vais lui demander. Ça lui fera plaisir.
- Merci beaucoup ! font en chœur Max et Sony.

Tandis que la dame ajuste le masque respiratoire de son fils, Max et Sony échangent un regard complice. Les enfants observent Suzanne et Mathieu, qui se dirigent vers la sortie.

- Tu crois qu’il va venir ? questionne Max.
- Probablement, mais je m’en fiche. Regarde bien, dit Sony en se dissimulant derrière un muret décoratif.
- Ça alors ! Notre type la suit ! constate Max, ravi.
- Je m’en doutais. S’il nous laisse tomber aussi facilement, c’est qu’il sait où nous habitons, dit Sony en frissonnant d’angoisse.
- Ça veut dire qu’il peut nous retracer facilement, raisonne Max, en secouant le sable et la poussière qui couvrent ses gants. Il croit maintenant que nous avons pris contact avec Suzanne...
- Peu importe, le temps qu’il mettra à découvrir qu’elle ne sait rien, nous serons loin...
- Mais ensuite, ça pourrait le conduire directement chez moi...

Maxime a une pensée pour sa grande sœur, restée seule à la maison pour le week-end. Il se redresse et se hâte vers la sortie du parc.

- Hé ! Où vas-tu comme ça ?
- Sophie est peut-être en danger, répond-il en se pressant.

Filant à toute allure sur les pistes cyclables, Max et Sony se hâtent vers le bloc domiciliaire Beaudry. Le bâtiment de vingt habitations est entouré d’une pelouse jaunie. Le toit tout entier est couvert de pelouse afin de réduire l’empreinte thermique du bâtiment. Été comme hiver, le bâtiment écologique garde facilement sa température.

Sony peine à suivre son ami à l’intérieur. Maxime se précipite vers la porte de l’appartement numéro huit et y colle son oreille. Lorsque son casque cogne contre la porte, le garçon le retire et le tend à son amie.

- Je n’entends que la musique... dit-il en appuyant sur le bouton d’ouverture.

Dans un chuintement pneumatique, le panneau glisse dans le mur pour laisser entrer les enfants. Un amoncellement de chaussures obstrue le vestibule. Une musique lancinante baigne l’atmosphère. La lumière tamisée donne à l’appartement, habituellement si propre, une ambiance de bar.

Maxime franchit la porte de la cuisine et roule vers le salon. À la lueur atténuée d’une lampe de salon, Sophie, Sylvain et une dizaine d’autres adolescents sont assis sur les sofas, par terre et sur des chaises. Deux d’entre eux jouent de la guitare et un autre joue de la basse, tandis que les autres tapent sur des tams-tams. Sylvain joue de la cuiller et un autre gars qui lui ressemble, de l’harmonica.

- Ouf ! soupire Max. Tout va bien !

- Tu croyais qu’il viendrait ici ? questionne Sony.
- Oui, sans doute...
- Vaut mieux partir. Ils sont assez nombreux pour se défendre...
- Tu as raison, mais je dois prévenir Sophie.

Max se dirige vers sa sœur et lui tapote le coude.

- Qu’c’tu fais ici dans cet accoutrement ? questionne Sophie, l’esprit altéré par quelque consommation d’alcool. Papa ne veut pas que tu roules sur le plancher avec ces trucs...

Maxime constate le pâle sourire de sa sœur et son regard absent.

- Oh ! Laisse tomber. Si quelqu’un me demande, dis-lui que je suis chez Sony.
- Okay, pas de problème ! répond Sophie. Amusez-vous bien !

Maxime quitte le salon pour se rendre à sa chambre. Sony le suit discrètement. Personne ne s’est aperçu de sa présence.

En pénétrant dans sa chambre, le garçon affiche un air préoccupé. Il regarde sa table de chevet, puis son placard entrouvert.

- Quoi ? s’enquiert Sony, inquiète.

Elle a vite compris que quelque chose ne va pas.

- On a fouillé ma chambre. Des objets ont été déplacés...
- C’est probablement ta sœur ?
- Elle ne vient jamais ici... On a ouvert mon placard et mon tiroir, regarde comme son contenu a été déplacé.
- C’est facile d’entrer ici, avec cette musique. Ils cherchaient quoi, au juste ?
- Ceci, dit Max en exhibant la mémoire flash.
- Alors partons d’ici avant qu’ils ne reviennent. Ta sœur ne risque rien, mais nous, nous sommes dans de beaux draps...
- Je vérifie s’il y a des messages, explique-t-il en décrochant son sans-fil. Après, on dégage.

Sonya opine de la tête. Maxime vérifie qu’il n’y a aucun message puis entraîne son amie hors de l’appartement.

- Allons chez moi, dit Sony. S’il y a un problème, papa saura quoi faire.

Les enfants rentrent en vitesse chez les Dugré. En pénétrant dans le garage, ils constatent l’absence de la voiture de Marc. Ils inspectent brièvement chaque pièce de la maison et s’aperçoivent que Marc et Carole sont également absents.

Le téléphone sonne à ce moment précis. Sony et Max sursautent, puis échangent un regard nerveux.

- Qu’est-ce qu’on fait ? dit Sony, qui n’ose répondre.

Max hésite un moment, puis décroche le sans-fil de la cuisine. Une quatrième sonnerie retentit. Il appuie sur la touche du commutateur.

- Allo ? répond-il d'une voix neutre.
- Maxime ? C'est toi ? dit une voix étrangère.
- Qui êtes-vous ? questionne Max d'un ton méfiant. Comment savez-vous...
- Sony est avec toi ?
- Où est Marc ?
- Marc a dû s'absenter. Écoute bien ce que je vais te dire, c'est important. Ce truc qu'on t'a donné, tu l'as toujours ?
- Quel truc ?
- Bien, fait l'homme. Très bien. On a essayé de me le voler aujourd'hui. On m'a cambriolé et j'ai dû m'enfuir. À l'heure qu'il est, ils savent probablement que tu l'as. Tu dois absolument éviter qu'on te le prenne. Rends-toi au casse-croûte « Chez Normand ». La ligne est sur écoute, je ne peux pas t'en dire plus. Je t'envoie un message là-bas. Terminé.
- D'accord, répond Max en raccrochant le combiné.

Le garçon affiche un air préoccupé. Il regarde son amie et pousse un soupir d'inquiétude.

- Nous sommes vraiment dans de beaux draps...

Chapitre 5

Maxime et Sony patinent sur la rue Desnoyers, à quelques pâtés de maison du casse-croûte « Chez Normand ». Sur leur chemin, ils portent attention au moindre indice de surveillance.

- Aucune voiture ne nous suit, à priori, dit Sony en observant les rues. Je dis bien à priori...
- Ça veut dire quoi, à priori ? questionne Max.
- Sais pas... Papa dit ça souvent, explique Sony en s'arrêtant devant un marchand de glaces.

La jeune fille retire les roues de ses patins et pénètre dans l'établissement.

- Que fais-tu là ? C'est pas ici ? s'objecte Max.
- Tu as bien dit au « casse croûte Chez Normand » ? insiste Sony.
- Oui, mais...
- Si ce type est vraiment du Réseau et qu'il nous connaît, c'est ici le bon endroit, répond Sony en s'assoyant à une table près de la vitrine. C'est une « *inside* » entre mon père et moi.
- Explique ?
- Quand j'étais jeune, il m'avait promis de m'emmener manger au casse-croûte chez Normand. Quand il s'est arrêté ici, je lui ai dit qu'on se trompait d'endroit. Il a répondu que ce commerce appartenait à Normand Bonpoint, le même qui possède le casse-croûte. Depuis, je l'ai toujours appelé le casse-croûte, même si le vrai casse-croûte est là-bas, dit Sony en désignant un commerce situé plus loin.
- La ligne était sur écoute ! Le gars aurait utilisé un code... songe Maxime en observant le vrai casse-croûte.
- Si ce type est futé, il les a envoyés surveiller le casse-croûte en sachant que je savais... On peut donc attendre ici quelques moments et observer ce qui se passe. Si quelque chose ne va pas, on s'enfuit par la ruelle.
- Génial !

Les enfants observent le minuscule commerce. La salle étroite est bondée de gens à la recherche d'un peu de fraîcheur. En face, quelques immeubles plus loin, le véritable casse-croûte est achalandé. Aucun individu suspect ne semble le surveiller. Les enfants ne voient aucune trace de l'homme au chapeau.

Après quelques instants, une femme dans la trentaine, chaussée de patins à roues alignées, entre à l'intérieur et observe les enfants qui s'y trouvent. Elle s'arrête à la hauteur de Sony. Celle-ci l'observe. Leurs regards se croisent. La femme exhibe sa peau bronzée sous une abondante couche de crème solaire marron, un maillot et un cuissard noirs.

- Sony Dugré ? s'enquiert-elle en relevant ses lunettes à lentilles multicolores.

– C'est moi, dit la jeune fille.

La femme adresse un clin d'œil aux enfants et leur remet un verre de carton muni d'un couvercle.

– Voilà ta slush. Ton papa m'a demandé de te la remettre. C'est fait, et je me tire. Salut.

La femme quitte les lieux aussi vite qu'elle est entrée et s'éloigne d'un élégant pas de patin. Étonnée par ce manège habile, Sony soulève le couvercle du verre.

– En tout cas, en voilà une qui n'est pas peureuse, dit Max en songeant au cancer de la peau. Qu'y a-t-il là-dedans ? questionne-t-il.

– De l'argent, un billet de train et un message, énumère Sony en lisant le billet.

Elle tend un papier à son copain afin qu'il le lise à son tour.

« Les enfants, vous devez porter la mémoire flash au vingt-deux trente rue De Repentigny, à Québec. Denis Bolduc vous y attend. Voici sa photo, au cas où un imposteur essaierait de vous tromper. Vérifiez s'il connaît le mot de passe : L'eau coule sous les ponts...et ainsi va la vie. S'il le connaît, il est digne de confiance. Méfiez-vous des autorités, de la poste, de l'Internet et du téléphone. Nous croyons que le Réseau a été infiltré, il y a eu des fuites d'informations. Marc et Carole sont en sécurité. Vous devez réussir à tout prix. Détruisez vite ce billet. »

– Ça alors ! soupire Maxime, en se pinçant le bout des doigts. Un mot de passe...

Son estomac se noue dans son ventre. Il sent ses muscles se raidir à l'idée de partir pour Québec sans un adulte pour veiller sur eux. Sony est trop énervée pour répondre. Elle ramasse le billet dans ses mains tremblantes et examine attentivement la photo. Elle déchire ensuite le billet.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne Max.

– Je déchire le papier. C'est écrit de le détruire. Je ne garde que la photo.

– Nous devons mémoriser l'adresse ! proteste Maxime.

– C'est fait. C'est dans ma tête. Programme-la sur ta montre et mets-y un mot de passe, conseille la jeune fille.

Maxime acquiesce et pianote sur sa montre pour y mémoriser les renseignements. Ensuite, les enfants observent longuement la photo avant de la détruire.

– Sortons vite d'ici, dit Sony en se dirigeant vers la sortie.

Maxime acquiesce en empochant les billets de train.

– Va falloir se grouiller, le train Montréal-Québec part dans une demi-heure, dit-il.

– Quoi ? s'étonne Sony en vérifiant la date et l'heure sur les billets. C'est juste, ajoute-t-elle. Prenons un taxi.

Les enfants se hâtent vers un téléphone public. Sony insère sa carte d'appel dans l'appareil et compose le numéro qui figure sur un autocollant apposé sur la paroi : « Coop Taxi ».

Un véhicule jaune arrive rapidement. Constamment, les taxis sillonnent la ville à la recherche de clientèle.

- Montez, dit le chauffeur, un quinquagénaire aux cheveux raides et au nez proéminent.
- À la gare, dit Sony en lui montrant son billet.
- Aïe aye aïe ! Ça va être serré, les enfants, dit le chauffeur en appuyant sur l'accélérateur.
- Vous croyez qu'on peut y arriver ? questionne Sony, méfiante.
- Oh si ! Mais il faudra griller quelques arrêts... Je vais passer par les petits quartiers, il y aura moins de trafic. Dites donc, vos parents sont toujours organisés à la dernière minute ?
- Toujours, répond Max en vérifiant son niveau d'air comprimé. Merde, dit-il. Je vais bientôt devoir remplacer mon cylindre.
- Quoi ? Tu n'as plus de réserve ?
- Ben, disons que j'en ai encore pour une heure ou deux... dit-il en montrant le témoin à cristaux liquides qui clignote, sur sa manche.

Sony vérifie son propre système et constate qu'elle devra elle aussi le remplir. Toutefois, elle n'a pas encore entamé sa réserve.

- Voilà ce que je vais faire. Moi, je peux respirer sans ce truc, mais pas toi. Alors tu prendras mon cylindre. Quelques heures d'air pollué ne me tueront pas.
- Attends... Dans le train, je n'en aurai pas besoin.
- Peut-être, mais quand nous serons rendus à Québec, tu feras quoi ? La qualité de l'air y est à peine meilleure qu'ici.
- On se rendra à une station-service et je remplirai mon cylindre, suggère Max.
- Ouache ! Pas avec cet air là ? Le compresseur utilise l'air extérieur, de l'air vicié !
- Y'en a un qui manque d'air ? devine le chauffeur. Ils en vendent à la gare.

L'homme jette un regard vers les enfants, dans son rétroviseur.

- On a assez de sous pour en acheter ? questionne Max en jetant un regard à Sony.
- Tiens, voilà la moitié de ce qu'on a, moins le prix de cette course en taxi, dit Sony en tendant à Max huit billets de vingt dollars.
- Ça devrait être suffisant.
- Voilà, les enfants. La gare, annonce le chauffeur. Ça vous fera cinquante dollars.

Sony tend trois billets à l'homme puis rejoint Max sur le trottoir en empochant la monnaie.

En pénétrant dans le bâtiment de la gare, les enfants présentent leurs billets au contrôleur, un grand mince à l'uniforme impeccable.

- Quai numéro deux, indique l'homme. Faites vite, le train va partir.

Les enfants se dirigent vers l'affiche que leur désigne le contrôleur.

De l'autre côté d'une arche d'acier, le quai numéro deux s'étend le long de la voie ferrée, sous un dôme soutenu par des poutres métalliques stylisées. Le train est en gare. Les passagers sont tous montés à bord, sauf quelques retardataires...

- On a le choix des places, constate Sony en montant à bord. Y'a personne !
- Nous sommes huit et le wagon compte vingt-six places...
- Pardon, jeune homme. On appelle ça une voiture, interrompt une vieille dame. Les wagons sont faits pour la marchandise !
- De quoi elle se mêle, celle-là, murmure Max en se dirigeant vers l'arrière.
- Chut ! Elle va t'entendre, presse Sony en prenant place à côté de son ami.
- M'en fous ! Non mais tu l'as entendue ? Elle se permet de me faire la classe ! Les wagons sont faits pour la marchandise, répète Max d'une voix chevrotante.

Tandis que le train se met en marche, Maxime retire son masque et tente de faire rigoler son amie en exagérant de plus en plus son imitation loufoque de la vieille dame. Ses plaisanteries permettent à Maxime de défouler son anxiété. Sony elle-même relaxe un peu envoyant défiler le paysage urbain par les fenêtres.

Après une profonde respiration, Sony glisse son masque et celui de son ami dans son sac à dos. Les enfants étirent les jambes et inclinent leurs dossiers. C'est la première fois qu'ils prennent le train.

- La locomotive est propulsée à l'hydrogène ! dit soudain Maxime.
- Comment tu le sais ? répond Sony en observant les alentours à la recherche d'un indice.
- C'est écrit là, précise-t-il en désignant une étiquette apposée au-dessus de la porte du compartiment. INRH, c'est l'institut national de recherche sur l'hydrogène.
- Ah d'accord.

Tandis qu'ils réfléchissent sur ce qui est en train de leur arriver, les enfants sont entraînés hors de la ville puis aiguillés sur la voie du nord, qui relie les villes de la rive nord du fleuve Saint-Laurent. Le train traverse le fleuve puis bifurque pour le longer.

Du côté gauche de la voie, derrière un mur insonorisant, de vastes quartiers résidentiels alignent des maisons unifamiliales. À perte de vue, des maisons préfabriquées, choisies par catalogue, se serrent les unes contre les autres, entourées de minuscules carrés de pelouse et d'une remise de jardin assortie.

Le train quitte la zone résidentielle pour entrer dans un parc industriel, puis il longe des champs de débris qui s'étendent sur des centaines de mètres.

- Pourquoi ils ne les enterrent pas, leurs déchets ? questionne Max à la vue de ces champs. Ça gâche le paysage.
- Papa m'a dit qu'ils les enterraient autrefois. Maintenant, il y en a beaucoup trop et l'essence coûte trop cher.

- Les gens jettent vraiment n'importe quoi. Il n'y a pas que les ordures ménagères. Tu te rappelles ces chaudrons qu'on a vus, l'autre jour ? Il n'y manquait que les poignées. Je crois que les gens agissent à la fois par paresse, par ignorance et par insouciance.
- Ça me fâche tellement de voir ce gaspillage... rage Sony. Dormons un peu, tu veux ? Si on continue de parler de ça, je vais devenir méchante.

Réveillés par le ralentissement du train, les enfants regardent par les fenêtres pour apercevoir la vieille capitale. La nouvelle gare de Québec est entièrement couverte. Les enfants sont déçus de ne pas apercevoir le majestueux Château Frontenac par les fenêtres.

- Déjà arrivés ? dit Max en se frottant les yeux.
- Eh oui ! Ça a pris deux heures et demie. Viens, ne tardons pas.

Les enfants sortent de la voiture et marchent sur le quai en essayant de se repérer.

- Allons par ici, dit Sony en repérant une sortie secondaire, au bas d'un escalier. Il y aura moins de monde.
- N'oublie pas qu'il faut aller acheter de l'air... dit Maxime en suivant son amie vers un escalier de ciment.
- C'est vrai ! On trouvera bien une boutique...

Au bas d'une dizaine de marches, un corridor étroit conduit au stationnement intérieur de la gare. Des dizaines de voitures y sont garées sous un plafond en ciment d'à peine deux mètres de hauteur. Une odeur d'essence stagne sur les lieux.

- C'est sûrement pas ici ! constate Maxime en enfilant son masque. C'est le parking...
- Ça sort par là, s'entête Sony, en se dirigeant vers la rampe qui monte vers la rue.

Les enfants sortent du stationnement et se retrouvent en pleine rue. Un boulevard à quatre voies les sépare du Vieux-Québec.

- Tu vois ces magasins, de l'autre côté du boulevard ? dit Sony. C'est là qu'on trouvera ce dont on a besoin.
- Tu es déjà venue ici ?
- Non, mais je sais lire les affiches !

Les enfants marchent vers un feu de circulation puis attendent le signal pour piétons. Ils traversent le boulevard en toute sécurité et se dirigent vers un bâtiment d'allure médiévale qui abrite plusieurs boutiques.

La première boutique visitée est un magasin général offrant de la quincaillerie, des cartes postales et des chandails à l'effigie de la ville de Québec. Après avoir fouiné un peu partout, les enfants y remplissent leurs cylindres d'air comprimé et achètent chacun un cylindre de rechange.

- Ça vous fera trente-quatre et soixante, dit le commis.

- Trente-cinq piastres pour de l'air comprimé ? s'étonne Maxime, qui n'a jamais déboursé de sa poche pour autre chose que des friandises.
- Faut payer la taxe sur le nettoyage de l'air, se défend le commis en tendant la main pour saisir les billets.

Les enfants sortent estomaqués de la boutique. Serrant leur précieuse cargaison dans leurs bras, ils se dirigent vers une cabine téléphonique.

- Que fais-tu ? questionne Max.
- Je vais chercher une carte de la ville pour trouver la rue De Repentigny, explique Sony.

Laissant son amie effectuer ses recherches sur l'écran tactile de l'appareil téléphonique, Maxime observe les alentours. C'est sa première visite à Québec. Il reste pantois devant le gigantesque Château Frontenac, qui surplombe le cap Diamant.

- C'est géant, ce château ! dit-il, sans parvenir à le quitter des yeux.
- Ça y est. J'ai trouvé la rue que nous cherchons, dit Sony au bout d'un moment.
- C'est loin d'ici ?
- Il faut monter dans la Haute-Ville puis suivre la Grande Allée. Elle change de nom pour Saint-Louis. Il faut marcher jusqu'à la rue Holland.
- Heu... Prenons un taxi, ce sera plus rapide ! propose Max.

Sony hoche la tête et retourne à la cabine pour téléphoner.

- Voilà, le taxi s'en vient, annonce-t-elle en sortant de la cabine. Je crois, par contre, que ce serait prudent de ne pas descendre directement à destination.
- Tu as raison. Nous descendrons quelques rues plus loin. Il doit bien y avoir des parcs, un centre commercial ou quelque chose du genre ?
- On verra rendus là... dit Sony en observant les alentours. Il y a tellement de monde ici que ça va être dur de repérer quelqu'un qui nous suit.

Le taxi arrive. C'est un véhicule bourgogne propulsé à l'électricité. Ses moteurs-roues silencieux sont totalement écologiques. Un générateur fonctionnant au gel d'hydrogène et de puissantes piles à combustible alimentent le système électrique de la voiture, qui s'arrête près de la cabine téléphonique.

Le chauffeur balaye le trottoir du regard, sans s'attarder aux enfants. Lorsque ces derniers montent à l'arrière, l'homme pousse un soupir agacé.

- Vous allez où comme ça ? ronchonne-t-il d'un ton loin d'être aimable.
- Euh... Rue Saint-Louis, bredouille Sony.
- C'est long, la rue Saint-Louis. Vous n'avez pas une adresse ?
- Le centre commercial, précise Max. Le plus gros...
- Ça c'est sur Laurier. Vous avez des sous ? questionne le chauffeur.

- Bien sûr ! répond Sony en montrant deux billets de vingt dollars.
- C'est bon.

L'homme appuie sur l'accélérateur. Sans un bruit, la voiture s'engage dans le trafic et entreprend de monter vers la Haute-Ville.

Les enfants observent la ville par les vitres du taxi. Les immeubles sont très différents de ceux de Montréal. Les gens aussi. La ville semble plus propre et moins de gens portent le masque respiratoire. Québec comporte beaucoup plus de verdure que Montréal.

- Tu as vu le sol, comme il est propre, ici ? constate Maxime tandis que le véhicule s'engage sur Grande Allée. Presque pas de papiers, de chewing gum ni de déchets.
- C'est vrai. La population est moins nombreuse ici qu'à Montréal. C'est plus facile de faire respecter l'ordre.
- Vous venez de Montréal ? devine le chauffeur. Maudite ville de ciment... J'y ai travaillé pendant cinq ans. Les cinq pires années de ma vie...
- Nous y sommes nés, répond Sony. Nous n'avons jamais connu la vie en dehors de Montréal.
- Passez un mois ici et vous ne voudrez plus y retourner.
- Ça n'a pas l'air bien différent, mis à part l'architecture et la propreté, dit Max. Les gens portent quand même des masques et des combinaisons de protection.
- Peuh ! Les gens qui ont connu la vie sans ces maudites combinaisons ne veulent pas la porter, grogne le chauffeur. Ma femme se contente d'éviter le soleil ou de s'enduire de vingt livres de crème protectrice... Moi, je suis toujours dans mon taxi. Mes vitres teintées me protègent contre ces maudits ultraviolets.
- Le soleil est dangereux partout, dit Sony. C'est maintenant prouvé...
- C'est notre faute ! rêle l'homme, de sa voix rauque. Avec notre maudite pollution, nous avons tout déréglé le climat. Les quinze dernières années n'ont pas été faciles... Eh bien c'est qu'un aperçu de ce qui nous attend ! On se prend en ce moment les contrecoups de la pollution lancée dans les années soixante-dix...

Le chauffeur marque une pause tandis que le feu tourne au rouge.

- Tiens, regardez-moi ce type, à gauche, avec sa maudite camionnette. C'est des véhicules comme ça qui polluent l'atmosphère. Ne venez pas me faire croire qu'un jeune blanc-bec comme lui a besoin de ce gros bahut ! Il est seul et ne transporte rien, en plus...

Après avoir parcouru le Chemin Saint-Louis en déversant ses états d'âmes sur ses jeunes clients, le taxi dépose les enfants devant l'immense centre commercial de Place Laurier, sur le Boulevard Laurier.

- Si je vous laisse ici, ça ira ? dit l'homme.
- C'est parfait, répond Sony en payant la course.

- Merci. Dépensez pas tout votre fric...
- Ne vous en faites pas... dit Sony alors que le véhicule s'éloigne. Bon, entrons vite là-dedans.
- Pourquoi ? Tu as vu quelqu'un de suspect, s'inquiète Maxime.
- Non. Je veux d'abord aller aux toilettes...
- Ah ! Profitons-en pour manger un truc. Il est presque treize heures... J'ai faim.
- D'accord, acquiesce Sony en entraînant son ami vers la porte principale.

Les enfants sont assis à un casse-croûte du centre commercial. Maxime sirote une énorme portion de jus de fruits arc-en-ciel, coloré aux arômes artificiels. Sony achève de vider son assiette de riz frit au poulet en doutant bien que l'animal qui a fourni la viande ne soit né dans un œuf... Elle ne cesse de regarder vers sa gauche, ce qui finit par attirer l'attention de son ami.

- Qu'est-ce que tu regardes comme ça, depuis tantôt ? s'enquiert-il.
- Le monsieur assis sur la dernière banquette, là-bas... Il est arrivé en même temps que nous, son téléphone sur l'oreille. Il s'est assis et n'a rien commandé. Je pense qu'il nous observe, en tout cas, il regarde souvent par ici.
- Et alors ? Comme dirait mon père, un chien regarde bien un évêque !
- On dirait qu'il est prêt à partir, et qu'il n'attend plus que nous. J'ai peur...
- Tu vois des espions partout ! Comment saurait-on que nous sommes ici ?
- C'est la GRC qui nous court après ! murmure Sony, les traits tendus. Ce sont des professionnels. Ce monsieur a téléphoné trois fois avec son cellulaire, depuis que nous sommes assis.
- Tu es parano ! Il n'a pas l'air d'un agent secret, regarde-moi ce vieil imperméable ! Si c'est un espion, comme tu dis, il va téléphoner après notre départ, ou bien il va nous suivre, prétend Max. Faisons un test, pour voir !

Maxime vide son verre d'un trait puis se lève. Sony ramasse les déchets puis se dirige vers la poubelle sans quitter des yeux le mur du fond, couvert de miroir. Maxime se dirige vers le mail, où Sony le rejoint.

- Il ne s'est pas levé, constate-t-elle en marchant vers une boutique. Entrons ici...

Les enfants pénètrent dans une boutique mode décorée de néons. Dissimulés par les étalages, ils observent les passants à travers un hologramme animé. Ils sursautent en voyant soudain passer leur homme, son téléphone portable collé contre l'oreille.

- Qu'est-ce que je te disais ! dit Sony en se baissant pour éviter d'être vue.
- M'ouais, bon. On a été pris en filature, admet Maxime en poussant un soupir. Qu'est-ce qu'on fait ? Réfléchissons...
- Je peux vous aider ? dit une vendeuse en s'approchant des enfants.

...À suivre...

Pour lire la suite, commandez sans délai votre copie imprimée de Terre 2030

Visitez le site

WWW.RPGTECHNOTRON.CA

et envoyez-moi un courriel.

Terre 2030

La terre, en l'an 2030. Les conditions climatiques subissent des changements grandissants. La pollution des grands centres urbains chasse les citoyens vers les banlieues...

Maxime et Sony n'ont pas connu l'époque où l'on pouvait sortir au soleil sans porter de combinaison de protection contre les dangereux rayons ultraviolets, l'époque où l'on pouvait se promener dans les rues du centre-ville montréalais, les jours de canicule, sans porter de masque respiratoire...

Les enfants feront l'étrange rencontre de Josué, un clochard cancéreux qui leur confiera avant de mourir un secret dont les services gouvernementaux veulent s'emparer coûte que coûte. Un secret qui concerne l'avenir de l'humanité, un secret que les enfants devront protéger au péril de leur vie...

**BOUCLEZ VOS CEINTURES ET EMBARQUEZ DANS CETTE AVENTURE
PALPITANTE À VOUS RIVER SUR VOTRE FAUTEUIL...**

Terre 2030, par Patrick Loranger